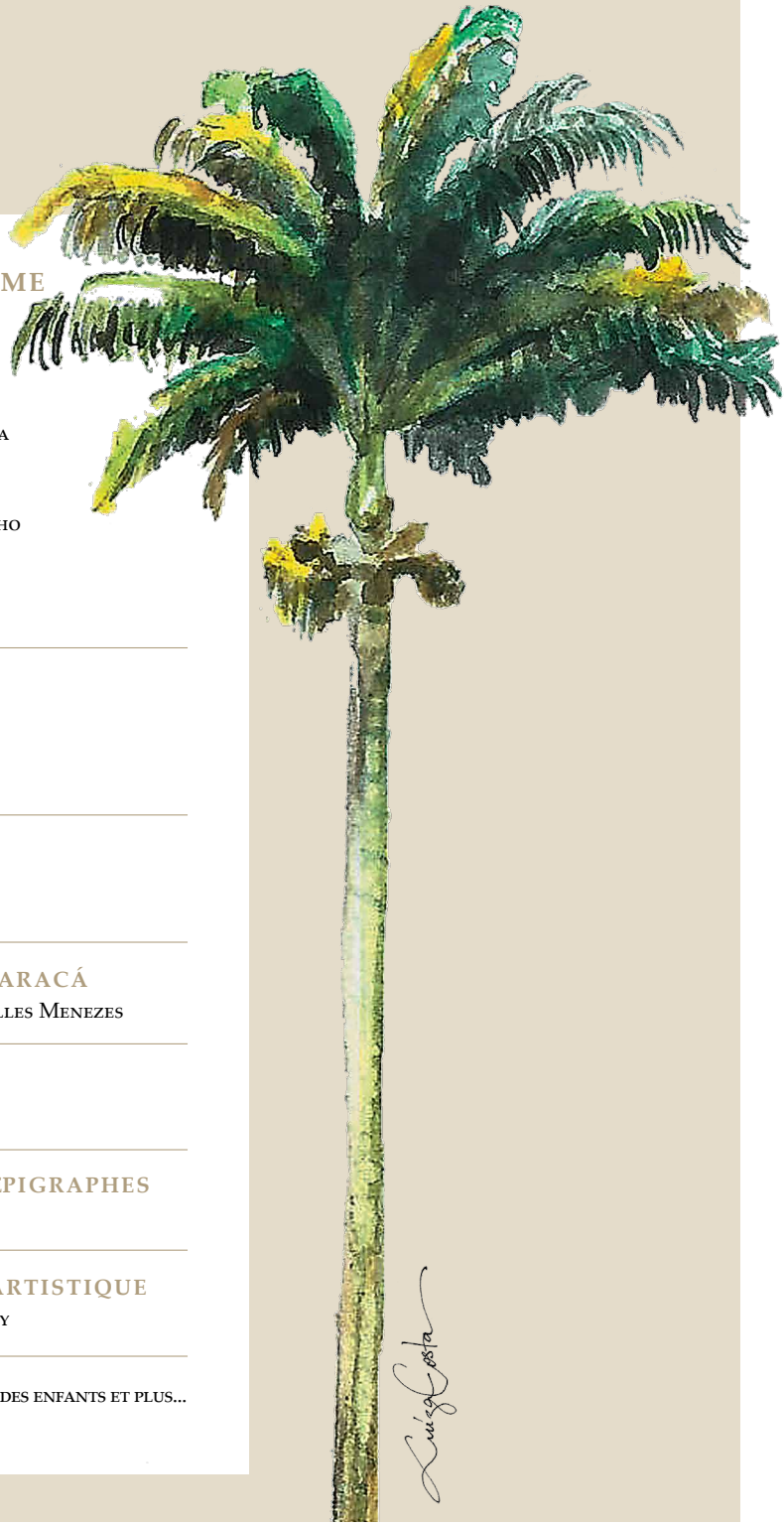
Itapuan

REVUE
POÉTIQUE
DANS LA VILLE
POLITIQUE

Volume 1 • Nombre 1 • Septembre de 2018



DANS CE VOLUME

Yves Bonnefoy
Raul de Taunay
Davino Sena
Aurea Domenech
Anderson Braga Horta
José Carlos Vieira
Roberto Medina
Fabio de Sousa Coutinho
Thais Matarazzo
Kori Bolivia
Ana Paula Arendt

ENTRETIEN

Kangni Alem
Grand Prix Littéraire
d'Afrique Noir 2003

POÈTES HONORÉS

Abhay K.
Steve Bodjona

LE PHARE D'ITAMARACÁ

Antônio Carlos de Salles Menezes

POÉSIE PERVERSE

de Celso de Alencar

APHORISMES ET ÉPIGRAPHES

de Paulo Grinspun

LA COLLECTION ARTISTIQUE

sur le Palais Itamaraty

Poètes débutants, poésie des enfants et plus...

ISSN 2595-6620 (Version papier)

ITAPUAN

Périodicité: semestriel

Normes pour l'envoi de poèmes et d'articles:
revista.itapuan@gmail.com

Responsable de la publication:

Só Livro Bom Editora
R. Barão de Itapetininga, 273-06°K
01042-913 República, São Paulo-SP
BRASIL

CORPS ÉDITORIAL

Couverture: Luíza Manhães
Édition et projet graphique: Só Livro Bom Editora
Révision de la version en français: Georges Lopes
Traduction des textes (prose): Georges Lopes
Révision de la version en portugais: Cindy Nagel
Photographie des œuvres d'art: Hugo Santarém
Remerciements: Ambassadeur Antônio Carlos de Salles Menezes, Club La Littéraire et Ministère des Affaires étrangères
Section de lettres des lecteurs: revista.itapuan@gmail.com
Organisatrice et éditrice: R. P. Alencar

Le dépôt légal a été réalisé.

ISSN 2595-6620 (Version papier)

INDEX

Préface à la première édition 6

ANTÔNIO CARLOS DE SALLES MENEZES
Le phare d'Itamaracá 9

Sélection du PÈRE ALEIXO
Simón Bolívar et Ruben Darío 12

CELSO DE MELLO
ADI 4451/DF sur la liberté d'expression 13

SYLVAIN LEVY 15

DAVINO SENA
Le Palace 16
Les chaussures et les jours 18

THAIS MATARAZZO
Crépuscule 20
Illuminer... 20
Un chemin se fait en marchant 20

FABIO DE SOUSA COUTINHO
Un (grand) centenaire brésilien 22

ANDERSON BRAGA HORTA
Un rêve 25

RAUL DE TAUNAY
Infiltration 27
Agitation 27
La reine des carottes 28
Fioritures 29

AUREA DOMENECH
Soixante vers de vives au Brésil 31

YVES BONNEFOY
Le souvenir 34
Le cœur, l'eau non troublée 36
La poésie est fondatrice d'être 37

ROBERTO MEDINA
Os de papillon 39

Des aphorismes et épigraphes de PAULO GRINSPUN 40

Poésie perverse de CELSO DE ALENCAR
Une Femme me demanda de lui poignarder les jambes 42
Femmes 43
Celso de Alencar et son univers pervers,
par FABIANO FERNANDES GARCEZ 44
Le périphérique authentique, par PAULO SPOSATI ORTIZ 45
Celso de Alencar: les belles nuances de la cruauté,
par ELVIO FERNANDES GONÇALVES JUNIOR 46
La poésie du bas-ventre, par DIOGO CARDOSO 47

Un hommage aux poètes et diplomates
ABHAY K.
Brasilia 49
La prophétie de Brasilia 50
STEVE BODJONA
Sans titre, 1 51
Sans titre, 2 52

ROBERTO MEDINA
La rencontre du mot poétique 53

Entretien avec KANGNI ALEM 54

Poèmes latino-américains à la Première Foire Internationale du Livre de Lomé
AUREA DOMENECH, Certidume 60
GASTÓN SIRONI, Archive de la mémoire 61
JOSÉ CARLOS VIEIRA, Cardiopathie 62
KORI BOLIVIA, Soudain vint la nuit 64
LUÍS SERGUILHA, Planter des roses dans la barbarie 65
WELLINGTON BUJOKAS, Pas d'ombres 66

Poètes débutants
FLÁVIO FÉLIX, La Professeure 69
GUILHERME KUBISZESKI, Sonnet Métaphysique 71

Poésie des enfants
VICTORIA OZABARRIO, *India apacuana* 72
TOMÁS ANTÔNIO ALENCAR, Tout est très ennuyeux 73

ANA PAULA ARENDT
Une étude sur les hommes 81
Sonnet à la Constitution brésilienne de 1988 (LXIII) 82

ART

ANA ARCHER, Itamaraty 11
RODRIGO NARDOTTO, Itamaraty 19
LUIZ FERNANDO BORGERTH, Diplomatie est presque l'amour 24
TONY LIMA, Les femmes à l'Itamaraty 30
LÚCIA COSTA, Itamaraty en rouge 33
JOSÉ ROSÁRIO CASTRO, Nettoyage à l 'Itamaraty 38
RODRIGO NARDOTTO, L'Itamaraty surréaliste 48
JOSÉ MACIEL, Itamaraty 67
DENIS CAVALCANTI, Itamarati 68
LÚCIA COSTA, Études de l'Itamaraty à la craie 74

PROFIL DES ARTISTES BRÉSILIENS DANS CETTE ÉDITION

Luíza Manhães 75
Rodrigo Nardotto 75
Lúcia Costa 76
Denis Cavalcanti 76
Tony Lima 77
José Rosário Castro 77
José Maciel 78
Ana Archer 78
Luiz Fernando Borgerth 79

LES RÉVISEURS

Cindy Nagel 80
Georges Lopes 80

“Des troncs de bain en lambeaux
Un jour pour être flâneur
La mer sans fin de cadeau
Un arc-en-ciel dans l’air
Après, la place Caymmi
Sentir la paresse dans son dos
Et dans une chaise, pâtie
Boire de l’eau de coco

C’est bon
Passer le soir à Itapuan
Brûlant soleil à Itapuan
Entendre la mer à Itapuan
Parler d’amour à Itapuan

La mer inaugure ce temps
D'un vert sorti d'une boîte
On argument doucement
Avec une cachaça droite
Et avec mon regard oublié
À la rencontre du ciel et de la mer
Lentement sentir tourner
Toute la terre en sphère

C’est bon
Passer le soir à Itapuan
Brûlant soleil à Itapuan
Entendre la mer à Itapuan
Parler d’amour à Itapuan.”

Vinicius de Moraes et Toquinho

PRÉFACE À LA PREMIÈRE ÉDITION

Lomé, 4 juillet 2018,
Brasilia, 14 juillet 2018,
Avignon, 31 juillet 2018.

Chers amis et lecteurs,

C'est avec grande joie que je vous présente la Revue Itapuan. Son titre inspiré des vers de Vinicius de Moraes et mis en musique par Toquinho, de grands noms qui ont façonné le Brésil tel qu'on le connait aujourd'hui : un lieu d'inspiration et sans méthode..

Cette idée a surgi d'un commentaire dans un réseau social entre amis poètes, frustrés de ne pas pouvoir partager un dîner arrosé au vin, aux poèmes et à la bonne musique, compte tenu des circonstances de travail qui nous séparent par la distance, mais qui en même temps nous rapprochent par la saudade.

Mais une idée aussi bonne qu'un dîner c'est de passer l'après-midi à lire nos écrits publiés dans cette Revue Itapuan, en appréciant le plaisir de la mélodie qui naît de cœurs brésiliens et s'épanouit dans des vers sans prétention. Si le poète ne vient pas jusqu'à Itapuã : Itapuan va jusqu'au poète !

Je vous raconte qu'en flânant dans la librairie et antiquaire Sá da Costa, à Lisbonne, lors d'une correspondance vers l'Afrique, j'ai trouvé un recueil d'éditions du journal " The stars and stripes ", imprimé en France. Il s'agissait d'exemplaires envoyés régulièrement aux troupes américaines à l'étranger qui se trouvaient au front conçus en 1918 pour maintenir officiers, famille et amis informés de ce que les troupes faisaient. Le Brigadier James G. Harbord ouvrait le journal avec un message optimiste à ses soldats. En bref : " avancez ! " " Allons-y ! " Et ses pages contenaient toute sorte de considérations, depuis les techniques de jardinage, astuces pour la cuisine, jusqu'aux considérations sur les répliques des lettres des femmes aimées. Une scène rare à imaginer surtout, car réelle : des soldats dans les tranchées, il y a exactement 100 ans, au milieu des tirs de fusil et de canon, lisant des choses sur comment s'occuper des différentes fleurs du jardin. Enfin : il m'a semblé que ce ne serait pas une idée nouvelle ni originale, d'envoyer des exemplaires de contenu mondain aux collègues diplomates expatriés, ainsi qu'aux poètes qui se sont abandonnés dans le pays de leurs propres vers.

Bien que l'on puisse difficilement argumenter que l'exil du diplomate soit comparable à un effort de guerre, rappelons-nous qu'être éloignés du pays bien-aimé justifie tout à fait un certain découragement. Et quel poète aura-t-il sous-estimé la fureur du monde, ayant éprouvé par lui-même l'ordre imposé des choses, l'ennui des règles autoréférenciées, l'amertume du bonheur non réciproque ? Rien de plus patriotique et brésilien que la clameur de l'oasis de Vinicius, le sanctuaire de Toquinho, et les évoquer à partager ce moment de détente, à hausser des pieds et s'adosser sur son fauteuil favori, pour lire les poèmes

que nous-mêmes avons versifiés le long du chemin, faire écho des découvertes des amis que nous avons rencontrés, faire l'éloge des écrivains admirables, partager les moments que nous jugeons dignes d'être enregistrés sous une forme poétique et d'essai.

Rappelons-nous encore qu'au Brésil, et dans d'autres parties du monde, nous ne pouvons pas compter sur la tranquillité souhaitée de passer un après-midi à Itapuã à ne rien faire, réfléchissant à la vie. Les frictions politiques immenses. La polarisation des jugements de valeur. L'esclavage du successif. Nous nous devons de construire d'autres références, nous libérer encore de plusieurs chaines de l'Administration et inviter les gens à abandonner les manichéismes incessants de la ville politique. La poésie pourrait ainsi mouvoir les magistrats à préserver les droits constitutionnels conquis non sans peine en 1988, et qui archivent les convocations judiciaires basées sur des questionnements de charges ou vers présumés déplacés. Vive la libre pensée ! Imaginación al poder, c'était la belle devise qui en 1968 a célébré un moment propice pour produire intellectuellement. C'est à la littérature que doivent se livrer les âmes humaines, lorsqu'inspirées, mais surtout lorsque déçues.

La couverture de la revue, une aquarelle de Luíza Manhães, donne la tonalité suave et brésilienne que nous souhaitons atteindre. Les lecteurs pourront aussi contempler dans cette édition une collection d'art privatif photographié par Hugo Santarém qui représentent le Palais de l'Itamaraty, chacun sous sa perspective, de 2014 à 2016, ses reproductions sont intercalées par des poèmes de grands amis. Dans les prochaines éditions j'espère pouvoir apporter aussi d'autres attractifs aux lecteurs qui apprécient les différentes esthétiques et considèrent l'art visuel essentiel à l'esprit. L'inclusion du Palais comme thème de la collection est due au fait que, pour moi et pour plusieurs autres, l'Itamaraty se situe au-dessus du Gouvernement, et a la mission bien plus grande de préserver les caractéristiques d'un Brésil dont on peut être fiers.

Il n'y a rien de plus commode, également, que de propager les voix des artistes et poètes brésiliens et latino-américains dans le monde francophone, où la sensibilité coule à fleur de peau, où la liberté est intransigeante et, pour cette raison, un lieu vers lequel convergent des intellectuels du monde entier. Dans les mots de l'ancien ministre des Affaires étrangères Laurent Fabius, l'impertinence est l'un des douze piliers dont se vante l'État français depuis Voltaire. Il me semble qu'actuellement il y a moins d'échange entre les poètes de langue française et ceux de langue portugaise que l'on souhaiterait, malgré l'étroite coopération universitaire entre le Brésil et la France. Itapuan pourra peut-être attirer l'attention vers ce lapsus de notre vie culturelle agitée. Un extrait du panorama actuel nous permet d'observer que la poésie francophone va bien au-delà de Rimbaud et Baudelaire.

Père Aleixo, qui maintient un fonds remarquable au CCB sur Ruben Darío, un poète qui a versifié le milieu et les évènements politiques en Amérique latine ; et le juge Celso de Mello, avec ses mots autour de la liberté d'expression artistique, essentielle pour une société ouverte et saine. Son vote a repoussé avec véhémence toute présomption de l'État de contrôler le mot ou de censurer la pensée du citoyen. Des extraits de teneur poétique ont leur place dans la Revue.

J'ai inclus aussi des sections spéciales, l'une d'entre elles pour diffuser à travers les interviews du site www.anapaulaarendt.com. En avant-première, nous aurons celle de l'auteur africain de grande renommée Kangni Alem ; et dans cette édition, une reconnaissance spéciale aux poètes et diplomates, commençant par l'indien Abhay K. et le Togolais Steve Bodjona, tous les deux vivants.

Il y a un espace pour les poètes débutants, et un encouragement aux écrits de poètes en très jeune âge, puisque la Revue Itapuan sera distribuée gratuitement aux bibliothèques et écoles intéressées et son fichier pourra être imprimé librement par tout organisme ou établissement éducatif. C'est pour cela que je leur ai demandé d'écrire sur la façon dont ils écrivaient et sur l'endroit où la poésie naissait, pour que la formation des nouveaux lecteurs compte sur un mot autour du plaisir du registre.

Dans la rubrique de poésie perverse, j'ai eu le soin d'inclure quatre gardes du corps autour de Celso Alencar, dont la timidité et délicatesse de son savoir-vivre n'ont pas empêché l'installation d'une polémique inutile avec une école de journalisme connue. Certains étudiants ont exigé des excuses de sa part en raison d'une simple récitation de l'un de ses poèmes, sous l'invitation du coordinateur du cursus de journalisme. Curieusement, ils n'ont pas demandé à Gregório de Matos ou Hilda Hilst de le faire. Aura-t-on assassiné quelqu'un en raison d'une lecture sur l'impunité d'un gorille à la Rue Morgue, ou se sera-t-on prostitué à cause de la lecture du Sonnet de la putain novice, de Bocage ? Étant donné quelque chose de si lamentable, Itapuan vient réclamer une place de liberté d'expression, l'abolition des interdictions de sentir et des prétentieuses exigences de 'bienséance'. Le poète ne se confond pas avec l'homme : un poème est créé dans un lieu où l'on ne veut lui donner une fonction littérale ou un sens unique. La poésie peut proposer au lecteur d'expérimenter n'importe quelle idée, y compris l'étonnement et le dégoût. Et qui serait le lecteur omniscient qui pourra réclamer le seul sens original d'une création qui ne lui appartient pas ?

De même, nous avons enfin enregistré sur le tissu imprimé les contributions de poètes latino-américains renommés pour la Première Foire Internationale du Livre de Lomé qui s'est tenue en 2017, par le poète et diplomate togolais Steve Bodjona. Cette Foire a attiré plus de huit mille visiteurs, trois mille écoliers et a eu un impact sur cette région de l'Afrique occidentale francophone et illustrée, en quête de littérature et riche de manifestations culturelles. Le poème Certidume, de Aurea Domenech, traduit en français, a été applaudi debout par un public de plus de 800 personnes. L'Itamaraty affiche cette poétesse et juriste remarquable, petite fille de Salvador Dalí, parmi ses cadres.

Le prochain numéro comptera sur une rubrique dédiée à d'éventuelles manifestations et lettres des lecteurs qui auront un espace pour discuter avec les poètes et écrivains figurant sur cette édition. Les envois peuvent être faits à revista.itapuan@gmail.com.

Finalement, Itapuan salue tous ses lecteurs, remercie ses collaborateurs, surtout Monsieur l'Ambassadeur à Lomé, Antônio Carlos de Salles Menezes, pour l'ouverture d'un espace aux initiatives qui cherchent à diffuser la culture brésilienne, et rend concrètement hommage à l'engagement de l'Association Nationale d'Écrivains, de l'Institut Français et de l'Union européenne dans leur mission d'inspirer la construction de liens et de nouvelles initiatives littéraires. La Revue Itapuan ne se confond en aucun cas avec une initiative gouvernementale, mais son idée naît au cœur du travail de fonctionnaires dévoués.

C'est un grand honneur pour moi d'être aux côtés de grands écrivains, de cœurs authentiques et de véritables poètes.

Tendrement,

Ana Paula Arendt.

LE PHARE D'ITAMARACÁ

Ma principale collaboratrice actuelle à l'Ambassade du Brésil à Lomé (Togo) – à qui je fais référence ici en utilisant son nom de plume d'Ana Paula Arendt – m'a demandé de rédiger quelques lignes d'introduction de son travail admirable de compiler des œuvres de plusieurs poètes et artistes de diverses nationalités et de publier ce premier numéro de la Revue Itapuan.

Dans la préface, Ana Paula Arendt dit qu'elle salue tous ses lecteurs et remercie ses collaborateurs et réviseurs, surtout moi, d'ouvrir de l'espace à des actions qui cherchent à diffuser la littérature brésilienne, sans lequel cette initiative n'aurait pas la même qualité. Je prie Ana Paula de me permettre d'être en désaccord avec ses dires d'après lesquels sans mon intervention cette initiative n'aurait pas la même qualité.

Cependant, pour ce qui est de notre mission diplomatique de représenter le Brésil ici de l'autre côté de l'océan Atlantique, dans une région (le golfe de Guinée) où la géologie, la géographie, la botanique, voire plusieurs habitudes et coutumes de la population (gastronomie, fêtes populaires, etc.), nous unissent plus que ne nous séparent – malgré, à regret, le refus de la grande majorité des collègues diplomates de venir en mission dans ces contrées -, je me dois de dire que dès mon arrivée en 2015 j'ai senti une forte demande pour des initiatives de rapprochement culturel entre les deux marges du " Rio Chamado Atlântico " (Fleuve Appelé Atlantique) - que l'ambassadeur Alberto da Costa e Silva me permette de faire usage du titre de son œuvre célèbre.

Peu de jours après mon arrivée au poste en 2015, j'ai eu le plaisir de découvrir dans la bibliothèque de la Résidence officielle l'œuvre de l'écrivain Kangni Alem, intitulée " Esclaves ". C'était la traduction brésilienne, publiée par Pallas Editora, de son roman qui mêle des évènements historiques à la fiction. J'ai " avalé " le livre en quelques heures et j'ai ensuite acheté la version originale en langue française dans une librairie locale. Quelques jours plus tard, mon épouse Elsa et moi avons reçu Kangni Alem pour une visite, occasion où nous avons parlé de ses nombreux voyages au Brésil. J'ai été très content d'écouter de sa part que la ville qui l'avait le plus saisi, c'était ma chère Recife natale (qui apparaît d'ailleurs dans l'œuvre ci-dessus, ainsi que dans une autre que je citerai plus loin).

Deux années après mon arrivée au poste, cela en juillet 2017 déjà, la Représentation de l'Union européenne à Lomé m'a invité pour le lancement officiel d'une nouvelle œuvre d'Alem intitulée " Les enfants du Brésil ", très beau roman qui traite du voyage d'un chercheur togolais au Brésil (ma Recife apparaît encore une fois dans son œuvre, mais aussi Salvador de Bahia et Rio de Janeiro), et de l'héritage brésilien qui marque plusieurs familles de ce côté de l'Atlantique, descendants d'esclaves retournés en Afrique au XIXe siècle, un fait quasiment inconnu,

hélas, de la plupart de la population brésilienne. J'ai dû lire le livre en deux jours pour pouvoir préparer le discours pour la cérémonie de lancement. Cette cérémonie a coïncidé avec l'arrivée de Ana Paula Arendt pour intégrer les cadres de l'Ambassade (tout d'abord en mission temporaire, toutefois déjà convertie en 2018 en mission permanente).

Depuis le lancement de " Les Enfants du Brésil ", Ana Paula Arendt a rétréci les rapports avec Kangni Alem, elle essaie de faire traduire son œuvre la plus récente en portugais. C'est la raison pour laquelle tous ceux qui auront cette Revue entre les mains ne peuvent faire l'économie d'une lecture attentive de l'interview avec l'auteur africain.

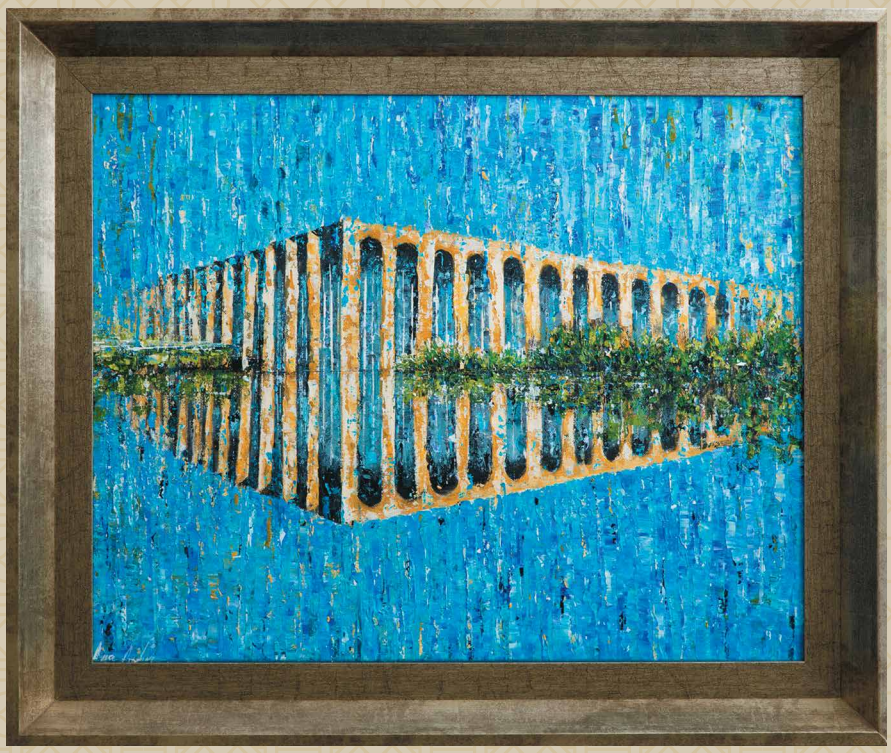
Je me dois d'ajouter que depuis que je peux compter sur le soutien d'Ana Paula Arendt à l'Ambassade, nous pouvons mener à bien davantage de projets dans le secteur de rapprochement culturel Brésil-Togo. C'est ainsi qu'après qu'elle a fait la connaissance du diplomate et poète togolais Steve Bodjona, nous avons reçu l'invitation pour participer à l'initiative appelée " Action Poétique ", dans le cadre de la Première Foire Internationale du Livre réalisée dans la capitale togolaise. À cette occasion, j'ai pu aider à créer la version en français du poème intitulé " Certidume ", de la fonctionnaire de l'Itamaraty (Officier de Chancellerie) Áurea Domenech. Je salue donc avec un immense plaisir l'inclusion de ce poème de Áurea dans la Revue (et un autre de l'auteure intitulé " Soixante Vers de Vives au Brésil " (Sessenta Versos de Vivas ao Brasil), ainsi que deux poèmes de Steve Bodjona.

Finalement, bien qu'en tant qu'originaire de l'État du Pernambouc, j'aurais préféré Itamaracá à Itapuan, il faut reconnaître que le nom de la Revue a très bien été choisi, car il renvoie à l'inoubliable Vinícius de Morais (dans son partenariat avec Toquinho), et à l'incomparable Bahia de Tous les Saints, pour laquelle cet homme originaire du Pernambouc " tire son chapeau ", reconnaissant qu'il s'agit de la partie du Brésil qui met le plus en évidence notre héritage africain.

J'espère que vous vous délecterez de la lecture d'aussi beaux poèmes.

Antônio Carlos de Salles Menezes est Ambassadeur du Brésil à Lomé (Togo).

Emmanuel Pita/ROT



Itamaraty, par Ana Archer

" BOLÍVAR, sagement, subit, surtout au cours des dernières années de son existence, des déceptions amères. Cependant, son espoir selon lequel la postérité lui rendrait justice devint une réalité éloquente. Les poèmes, articles, livres, statues, musées, noms dans les lieux publics, les écoles et les universités qui rendirent honneur à sa mémoire se multiplièrent aux quatre coins du globe. Il convient de terminer cette étude par des vers du poème du poète nicaraguayen Ruben Darío, prononcé en 1873 à San Salvador, à l'occasion du premier centenaire de la naissance de BOLÍVAR.

Pour un héros si géant,
on ne peut résonner cithare
qui ne l'exalte suffisamment sa valeur et sa fortune;
petits sont la statue et son volume

L'Amérique épanouie
élève une clameur qui se développe
au terroir fleuri aujourd'hui
autour du Plata venu de l'Orénoque
quelle turbulence cet écoulement délie
...
Mais, maudit soit celui
qui, au peuple montrant une fausse égide,
le pousse au combat
et lui arrache la vie
au milieu de la lutte fratricide!

Oui! Mille fois maudit
celui qui, dérangeant la paix d'un peuple respectant,
lance à la guerre son cri
et lui enlève la charrue pourtant
pour lui donner un poignard sanglant!

...
Bolivar! Les âges
écrivent ce nom, grand et béni;
ils portent les orages
ce poème écrit
Et vous entendez une rumeur à l'infini! "

Ruben Darío, extrait de son œuvre BOLÍVAR, Apus José Carlos Brandi Aleixo, "Visão e atuação internacional de Simón Bolívar". In: SEPARATA da Revista de Informação Legislativa ano 20 nº. 80, Senado Federal out/dez. 1983.

CELSO DE MELLO

Dœux du ministre de la Cour Suprême Fédérale à la ADI[1] nº 4451/DF sur la liberté d'expression.

"L'humour et le rire représentent des armes précieuses, des instruments puissants d'insurrection contre les excès du pouvoir, contre les dérives des gouvernants, contre les abus de la bureaucratie de l'état, contre le mépris des libertés, contre la prédominance du mensonge, contre la domination de la fraude.

Le rire, au fond – que ce soit le rire sceptique de Démocrite, ou celui de Diogène, ou le satirique de Juvenal, ou le cathartique, ou le festif, ou le solitaire, ou l'amer, ou le poli, ou le philosophique ou le politique –, traduit l'expression d'une des réponses fondamentales de l'être humain face au dilemme de l'existence et les défis auxquels nous nous confrontons tout au long de nos vies.

D'où l'aversion, la peur et le rejet du rire et de l'humour, manifestés par ceux qui contrôlent l'appareil étatique ou ceux qui souhaitent prendre les postes de direction.

Le fait est que le rire, surtout le rire satirique, le rire corrosif, est un instrument de combat, car "le rire séduit, intrigue, déstructure, provoque la colère ou l'admiration (…)" Dans ce contexte, la protection revêt d'une importance significative la protection à la liberté de création artistique et d'expression de la pensée.

Nous savons que la liberté de manifester sa pensée, revêtue de la transitivité essentielle, a pour but de protéger toute personne dont les opinions peuvent, même, heurter les conceptions régnant, à un certain moment historique, dans le milieu social, empêchant que ne pèsent sur elle, en raison de ses convictions, bien que minoritaires, tout type de restriction de nature politique ou juridique, car tous doivent être équitablement libres pour exprimer leurs idées, quoiqu'ils puissent s'insurger ou s'avérer totalement opposés à la ligne de pensée dominante dans le cadre collectif.

Les idées, tout le monde le sait, peuvent être fécondes, libertaires, transformatrices ou, même encore, révolutionnaires et subversives, provoquant des changements, dépassant des immobilismes et brisant des paradigmes jusqu'à alors établis dans les formations sociales.

C'est pourquoi on impose la construction d'espaces de liberté, en tous points compatibles avec le sens démocratique ce qui encourage nos institutions politiques, juridiques et sociales, pour que la pensée ne soit pas réprimée et, ce qui se révèle fondamental, pour que les idées puissent fleurir, sans restrictions abusives, dans un environnement de pleine tolérance, qui, loin d'étouffer des opinions divergentes, justifie l'instauration du désaccord et rende possible, par le contenu argumentatif du discours fondé sur des convictions opposées, la concrétisation de

[1] *Ação Direta de Inconstitucionalidade (Action Directe d'Inconstitutionnalité)*

valeurs essentielles à la configuration de l'État démocratique de droit: le respect au pluralisme politique et à la tolérance.

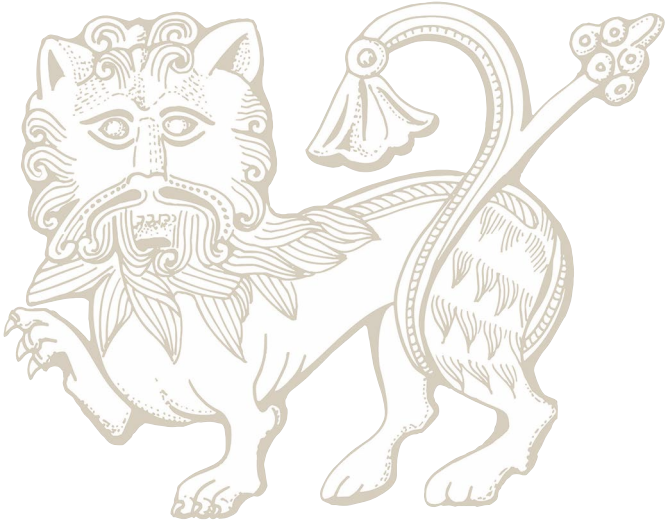
D'où l'essentialité de permettre la libre circulation d'idées, une telle prérogative individuelle (et aussi collective) représente un signe inhérent aux formations démocratiques qui cohabitent dans la diversité, autant dire, avec des pensées antagoniques qui s'opposent, en mouvement permanent dialectique, à des standards, convictions et opinions qui expriment, à un moment historico-culturel donné, le mainstream, c'est-à-dire le mouvement dominant pour une société donnée.

En un mot : le droit de critiquer, de donner son opinion et de s'opposer, quel qu'en soit le moyen de diffusion, représente l'irradiation des libertés de la pensée, de l'extraction éminemment constitutionnelle.

(...)

Il faut avertir, par conséquent, notamment lorsqu'on cherche à promouvoir, comme dans le cas de l'interdiction à la critique ou à l'opinion véhiculée par les moyens de communication sociale par des stations radio et chaines de télé, que l'État ne dispose d'aucun pouvoir sur la parole, sur les idées et sur les convictions manifestées par les citoyens ou par les professionnels des moyens de communication sociale.

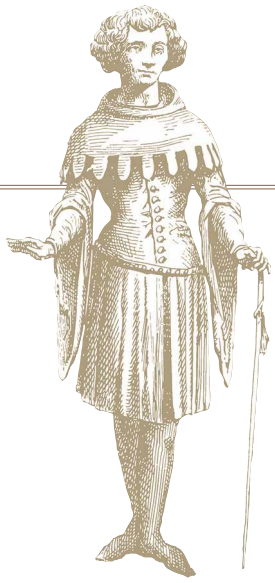
Cette garantie fondamentale de la liberté d'expression de la pensée (cf. signalé précédemment) représente, dans son sens propre et essentiel, un des fondements sur lesquels repose l'ordre démocratique. Aucune autorité, y compris judiciaire, ne peut prescrire ce qui sera conventionnel en politique ou dans toutes autres questions qui impliquent des sujets de nature philosophique, idéologique ou confessionnelle, ni même établir des modèles de conduite dont le respect engage des restrictions aux moyens de diffusion de la pensée."



"En présence de jugement de valeur, la dialectique se transforme en manichéisme".

SYLVAIN LEVY

Membre de la Société de Psychanalyse de Brasilia.



LE PALACE

Il marche autour de la boîte
il sent le rythme des arcs.
Dans les eaux flotte la boîte de verre.
De l'eau vient le miroir liquide.
Seulement il peut le voir, en lambeaux,
parmi les ombres du passé.
Il voit avec la formalité
de midi, irréel, rouge.
Il le voit avec la solennité
d'un gant blanc et cérémoniel.
Jour après jour, il contemple
le midi du temple romain.
Il a besoin des ombres pour voir
le passé dans la boîte qui coule sous le verre.
L'architecture du palais est sobre
et les heures traversent, sombres.

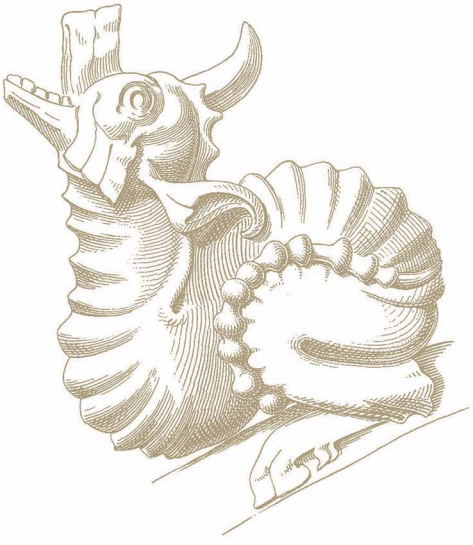
Parfois c'était la nuit, parfois le jour,
et la mémoire a confondu les deux.
Le jour est venu pour révéler une beauté:
le batelier est venu traverser le lac.
Je le regarde, des heures à la fenêtre,
le regard glissant, tout comme le bateau.
La nuit vient, vient le silence frais
sur le lac, bonne brise sur le visage.
Les carpes attirées par la lumière
se déplacent comme des ombres sur le mur.
Puis il semble plus souriant la brise
et l'oreille écoute une harpe distante.
Tu devrais être comme ça devant le palais
et le savoir tien, et désireux de le visiter.
Quelqu'un réalisa ton souhait
et eut le courage de le traverser.

Un chien d'argent garde, comme
un météore, les secrets de la boîte.
Sur la passerelle au-dessus du lac, il marche
et entre dans la boîte comme une pensée.
Il observe le cuir souple des fauteuils
et le froid des phrases, l'acier laminé.
Une femme habillée de lames
nous complimente, grande, aluminique, axiale.
Quelqu'un monte l'escalier hélicoïdal
comme dans un arbre, sans balustrade.
Sans amendements, le grand vain, le silence
est interrompu par le rétrécissement du béton.
En stéatite, trois grands hommes
accueillent le look brun du bronze.
La rumeur des anciennes conversations
nous traverse avec la fraîcheur de brise.

Sous la veste je sens le rythme de la brise
et les paroles humidifient les os.
Le vent d'août traverse les couloirs
et passe à travers moi comme un désir.
La brise qui traverse les couloirs
a "queue de cheval" et sa marche est décidée.
Je traverse les mêmes couloirs
et les murs de velours bleu.
Mêmes marbres, ornements
d'une autre époque, des statues nues.
Le vent a tout pris, toi et moi,
comme si nous étions nus, des fleurs nues.
Vous étiez avec un groupe, des diplomates
qui discutaient, comme dans un jardin.
Je n'ai pas compris toute la conversation
et le protocole a traduit les fleurs.

Pour attirer votre attention,
j'ai fait un petit avion en papier.
Je l'ai laissé sur la table de marbre
et nous suivons, sans parler, côte à côte.
Chaque jour, je t'ai vu par inadvertance
comme si c'était quelque chose du diable.
Nous avons changé de sujet, une conversation
disait qu'il n'était pas possible d'y échapper...
Une équipe de concierges nettoie le sol
et marbre de quelques biais dans le protocole.
Ils se moquent de quelque chose, il n'y en a pas,
et ils me regardent, le balai et le savon.
Un flash et l'homme grimpe le velours
sur les marches bleues, loin du monde.
À l'étage le temps vitré dort
dans la boîte avec du velours bleuâtre.

Minerva demande musique aux clous de girofle
peints sur bois, sur bleu.
J'admire dans la commode le vernis
mythologique, votre bois de rose nu.
Sur tout le papier, heureux
ou affligé, votre jacaranda.
En période de tribulations
ou de bonheur, le bleu de la prière.
Un petit Jésus, en ivoire indien,
regarde-moi, il fait signe de sourire.
À l'étage, rien que le ciel bleu
d'une usine à sucre par le Néerlandais.
Je suis de retour au ciel bleu qui était le mien
un bleu comme il n'y en a plus au Pernambuco.
Je suis à la frontière, rivière noire et bleue,
pierre de Lioz, lit de la rivière portugaise.



Descendons lentement du troisième étage
ce dont nous étourdit la beauté excessive.
Des tropiques, l'exil a la beauté
et la grandeur de la cour portugaise.
Ce sont des figures anonymes, ressemblantes
oubliés, sereines comme avant.
Baie et Bahia, navires en arrière-plan,
la lumière du jour, le furieux clair de lune.
La peau froide des femmes nues
rêve le silence de coutellerie sous la lune.
Soudain, réveille-nous la lumière du jour
qui vient de l'arbuste et de la géométrie.
Nous marchons avec un manteau et une redingote.
Au milieu des sables rouges, comme sur Mars.
Je me lasse de l'excès d'images, tout
ce qu'est le voyage - diplomatiquement mue

Le prêtre rêve à bras ouverts
en ailes - grand, absorbé et abstrait.
La végétation du plateau central
occupe un côté de l'imagination.
L'autre côté réagit avec les cylindres
de bois blanc, léger en relief.
Voici le rituel africain,
le candomblé propre, géométrisé.
Comme un poisson est nettoyé des écailles,
propre est le palais de toutes les nuances.
Le poème oublie tous les noms
quand le palais est livré la nuit.
Je sors dans la voiture avec des verbes
que je prononce en les inventant.
Me voici, encore et lentement, et vivant
pendant un moment, quand on me lit.

LES CHAUSSURES ET LES JOURS

Je descendais la pente vers le village
découragé de ne pas voir mon amie
et plein d'espoir qu'elle viendrait
avec l'aile dans les chaussures, rincé,
prendre le train qui nous attendait.

J'avais la tête à l'envers et ne voyais
rien sauf l'arbre rhumatismal
et les plafonds des maisons, aucun signe,
chaussures, toc-toc de mon amour,
sur le trottoir vide et hivernal.

Soudain, j'ai cru entendre mes chaussures.
Ce qui me semblait être un verset
joyeux et définitif sonnerait,
dans la bouche d'un jeune étudiant
et sa mémoire me suffirait.

Encore une fois j'ai entendu le son de bon augure!
Ma tête est revenue, mais je n'ai rien vu.
et la pente semblait plus raide
que tous les jours! Mes pas ne ressemblaient
à personne dans la rue froide...

Puis j'ai vu le maçon sur une échelle
plus haut que l'arbre rhumatismal
frapper avec le marteau sur le mur
frapper un clou que je n'ai pas vu
comme le temps qui bat jour après jour.

Le marteau m'a suivi jusqu'au train
battre répété et insolent
comme pour augurer des jours répétés
imposés par un dieu qui détestait
un amour si simple sur le trottoir.

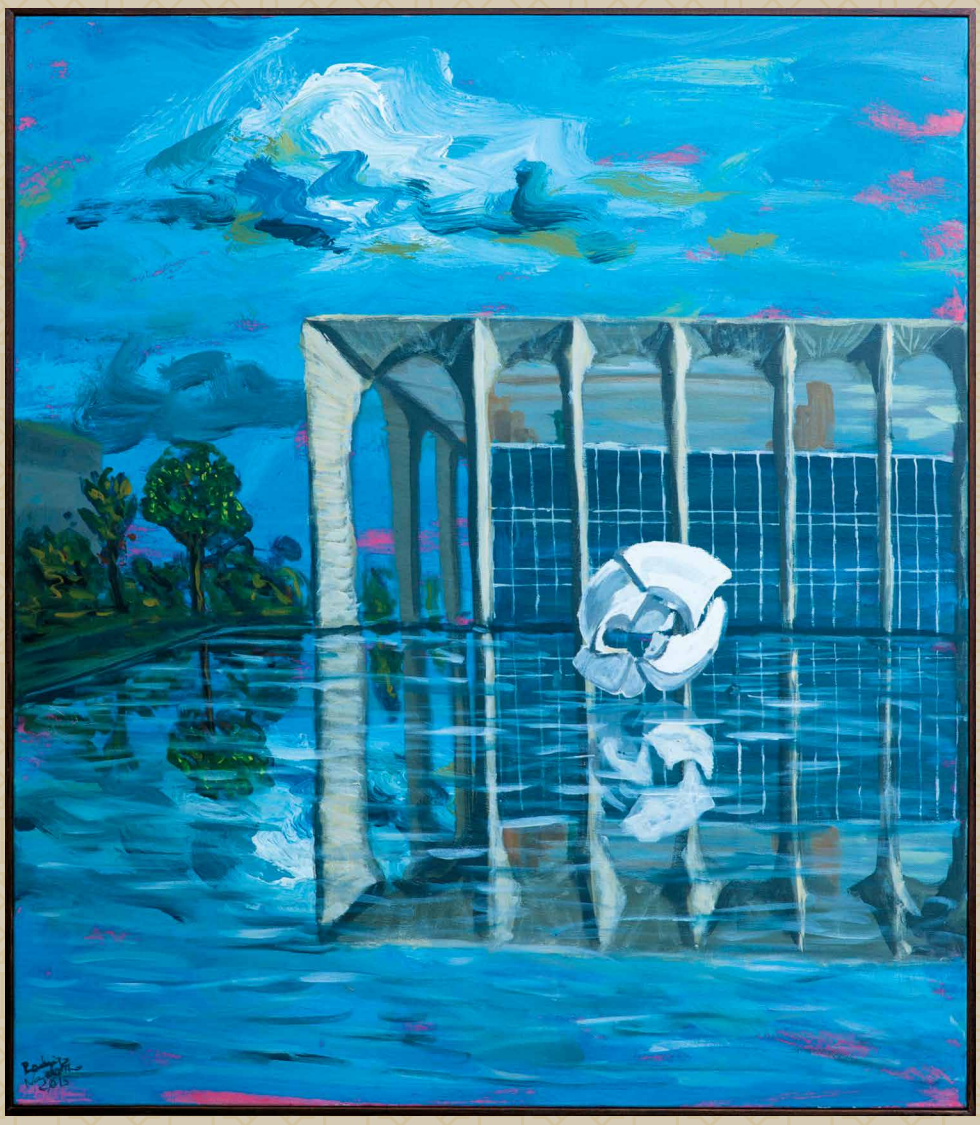
C'était un matin d'hiver
quand j'ai entendu les chaussures sur la pente
et j'ai couru pour embrasser mon amour
comme si l'Univers dépendait
d'un petit geste humain.

Elle m'a tenu le bras, nous l'avons suivie
à la gare, où le train attend
les passagers comme si c'était un chien,
et nous avons accéléré le rythme, peut-être tout
dépendait de deux paires de chaussures.

Avant de monter dans le train, j'ai entendu un écho
lointain, réverbérant dans le fer
des pistes qui ont suivi, parallèle,
aussi loin que les yeux ne voient pas, matière
prise par l'amour, un bras sur mon bras.

LES CHAUSSURES ET LES JOURS s'est fait en moi par la répétition du bruit des souliers d'une femme descendant une pente. J'étais chargé du secteur culturel du Consulat à New York. À ce moment-là, je descendais une longue pente pour prendre le train qui m'emmenait au travail. J'ai souvent dû attendre ma femme pour une raison quelconque. Un jour, il lui fallut du temps pour apparaître et, à moitié déçu, j'entendis un autre son, qui se joignit au premier dans ma mémoire, celui d'un homme tapant un clou dans un mur. Le reste est dit dans le poème.

Écrivain et diplomate, DAVINO RIBEIRO DE SENA, 60 ans, né à Recife, est marié avec Socorro Sena et possède deux filles. Il a publié plusieurs livres de poésie et a collaboré dans des revues électroniques. Le poème *"Bando de Gatos"*, *(Bande de Chats)*, excellent échantillon, a été publié dans la Revista Eutomia en décembre 2015. Son premier livre, *Castelos de Areia* (Château de Sable), a été lauréat national en 1991 par la *Fundação Nestlé de Cultura*. Il a participé, avec le soutien de l'Itamaraty, de *l'Ecuentro Iberoamericano* de Poesía à Santiago, Chili en 1993. De cette rencontre, a abouti l'anthologie *Um Angulo Del Mundo*. Il a lu des poèmes dans les soirées de poésie du groupe catalan *Café Central* et a donné une conférence sur la Littérature Brésilienne à l'Université de Barcelone en 1995. Il a travaillé en Espagne, au Royaume Uni et dans d'autres pays. L'Académie de Lettres a publié le poème



Itamaraty, par Rodrigo Nardotto

CRÉPUSCULE*

La vie passe en un instant
Et tout s'en va distant…
Assis là dans cette chambre
Admiratif du paysage
Ma pensée flottante
Capture des scènes de ma vie
Passées là-bas, au loin…
Mes mains ne peuvent pas les prendre
C'est comme regarder les nuages dans le ciel,
Depuis ma place je ne peux les atteindre
Je peux seulement les admirer
Jusqu'au moment où le vent les souffle
Vers d'autres contrées
Je vois plusieurs figures et biographies
Autant de gens passent par nous
Ou bien sommes-nous qui passons par eux?
J'ai déjà couru ce monde
J'ai traversé des cycles turbulents
J'ai transposé des frontières compliquées,
J'ai connu des moments de paix,
Trop nombre d'heures d'amour,
Expériences et évènements…
Et du présent j'ai reçu de la vie
Partout où j'ai vécu:
Cette sapience!
Aujourd'hui je me repose du labeur
J'habite ma tranquillité.
Je regarde le monde depuis cette fenêtre
Dans cet après-midi ocre et bleu
L'horizon commence à s'assombrir
Bientôt arriveront les étoiles
Ma pensée flottante
Retourne maintenant pour tenir son assise.

ILLUMINER...*

C'est de cette fenêtre
que je peux te voir être
Belle pleine lune, toutes les nuits
Elle brille comme un diamant.

C'est ta poésie
Qui enjolive mon âme
Et traduit dans mes yeux
La beauté que j'accueille.

Tu es la reine du ciel nocturne
Tu me parais si près
Dans ta phase croissante
Tu me dis si expressément!

Il semble qu'elle va descendre à la mer
Scintiller les voiles des embarcations
Des cœurs nocturnes
Tu es l'étoile Polaire, séculaire…

Tu peux lire mes pensées
Codifier mes sentiments
Révéler ce que je veux occulte
Dont ton indulgence résulte…

Brille avec les étoiles
Navigue ce ciel si clair…
Emporte dans mon cœur ta conversation
Débride-moi aux moments d'illusion.

Oh, scintillante lune aimée
Emmène-moi à tirer avec toi
Dans les quatre faces de ta figure
À illuminer tout ce qui est obscur!

**Traduction de Ana Paula Arendt*

UN CHEMIN SE FAIT EN MARCHANT

"J'ai commencé ma carrière littéraire en écrivant des poèmes à l'âge de 18 ans, en 1999. J'avais un petit ami à l'université, à cette époque-là j'étais si amoureuse – " j'étais sur un petit nuage ", et soudain, j'ai eu envie d'écrire des poèmes romantiques. Ce garçon fut mon inspiration!

Le temps est passé et je me suis consacrée aux recherches de thèmes historiques et pour écrire j'avais besoin d'informations, alors, je ne produisais que de la non-fiction. J'ai toujours trouvé que la fiction était un genre très difficile, chaque écrivain a ses préférences et difficultés.

Lorsque j'ai fondé la maison d'édition Matarazzo, en 2015, on a commencé à organiser des concours poétiques, l'un deux fut le "Versifiant avec des images", déjà au nombre de quatre éditions. Je n'écrivais que rarement des poèmes, par manque de temps et intérêt aussi. Mais cette année-ci, en sélectionnant des peintures du XIXe pour le "Versifiant avec des images", mon amie Camila Giudice, artiste plastique et professeure des cours de peinture de l'OAB à Sao Paulo, a suggéré que j'ajoute des toiles réalisées par ses élèves, quelque chose de contemporain. J'ai accepté. Un après-midi, lorsque je triais des images, je me suis mise à regarder la photo de la toile "Une femme à une fenêtre ensoleillée" du peintre danois Carl Vilhelm Holsøe (1863-1935), et là j'ai "plongé" dans cette image et me suis imaginée toute vieille assise à un bureau en train de tisser mes mémoires. Quand j'ai regardé par la fenêtre, j'ai observé ma vie qui passait comme "dans un film"… J'ai trouvé cette sensation bizarre, mais les rimes ont commencé à naître dans ma tête et j'ai tâché de les matérialiser sur le papier. Et brusquement, j'ai commencé à réaliser des poèmes sans m'arrêter, avec une telle facilité jamais vue. Les images ont commencé à apparaître et moi, j'imaginais un récit, un mini-conte en forme de poésie. Ainsi, j'ai pris le risque de même écrire des contes, un autre genre que je n'avais jamais expérimenté."

THAIS MATARAZZO est paulistana (de la ville de Sao Paulo), journaliste, écrivaine, chercheuse culturelle, conférencière et organisatrice des anthologies de la maison d'édition Editora Matarazzo. Elle possède 18 livres publiés au Brésil et au Portugal. Universitaire, elle tient le fauteuil numéro cinq de l'Académie de la ville de Maceió de Lettres et le fauteuil numéro 109 de l'Académie Royale de Lettres – Confrérie des Poètes – Brésil. Associée numéro 403 de l'Association portugaise de Poètes de Lisbonne.

UN (GRAND) CENTENAIRE BRÉSILIEN

Quel est le vrai sens de la commémoration d'une éphéméride, quand elle concerne une personne et, plus encore, un être très récemment encore présent parmi nous?

Pour les démocrates, la célébration de l'anniversaire de quelqu'un doit, nécessairement, constituer un moment de réflexion sur ce que la vie de l'honoré représente en matière de dévouement pour la cause de la justice sociale, pour l'affirmation des libertés réelles, pour le renforcement des valeurs légitimes de la nationalité, pour l'édification culturelle du peuple de leur pays et pour la défense incontestable de la citoyenneté comme source universelle de participation au pouvoir et aux destins d'une nation.

Certes : ces lignes prétendent célébrer, avec l'admiration et la joie propres d'un disciple respectueux, la trajectoire personnelle, professionnelle et littéraire d'un Brésilien modèle qui aurait eu 100 ans le 24 juillet 2018. Je me réfère à Antonio Candido de Mello e Souza, professeur, écrivain, penseur et, d'abord et avant tout, militant démocrate qui donna une touche de sérieux absolu à une activité productive où la qualité scientifique, la rigueur universitaire et la précision de contenu s'allièrent à une profusion capable de surprendre et stupéfier le plus sceptique des observateurs du mouvement éditorial de notre terre.

Antonio Candido a enseigné à la Faculté de Philosophie et Sciences humaines et Lettres à l'Université de Sao Paulo pendant quatre décennies (de 1942 à 1978), sans avoir négligé, pas même un jour, la participation à la vie qui suit son cours hors des lignes universitaires, dans lesquelles une tendance à s'accommoder est perceptible aux quatre coins du monde. Maître impeccable, il grimpa les divers échelons jusqu'à ce qu'il atteigne la titularisation, ayant requis sa retraite à cause d'un évènement politique, portant la marque de la personnalité d'un homme qui a toujours su mettre les valeurs suprêmes de la conscience au-dessus de convenances de nature matérielle et bourgeoise, en ne faisant concessions de quelconque façon aux attraits de la bureaucratie.

Professeur de Littérature brésilienne à la Faculté de Philosophie de Assis (SP), actuellement intégrée à l'Université d'Etat Paulista, son intervention dans cette prestigieuse institution est vénérée par tous ceux qui y sont passés, en faisant de ses cours d'authentiques monuments de formation de Brésiliens conscients et rationnels. Des gens qui, en le regardant et l'écoutant, avaient la pleine certitude que l'existence mérite d'être vue comme un bien trop précieux pour être gâchée par des questions qui ne passent pas par la consolidation de l'homme en tant qu'individu de son espèce et personne dans l'ensemble de la société.

Comme sociologue, critique et historien littéraire, Antonio Candido a conduit au paroxysme sa position d'intellectuel engagé, de penseur toujours informé, de citoyen constamment occupé et soucieux des problèmes structuraux que l'humanité doit affronter et surmonter pour se libérer entièrement et pouvoir réaliser le bonheur complet, l'utopie.

La lecture de seulement quelques-unes de ses dizaines d'œuvres serait suffisante pour aider à comprendre les innombrables dérapages conjoncturels et régressions institutionnelles par lesquels est passé,

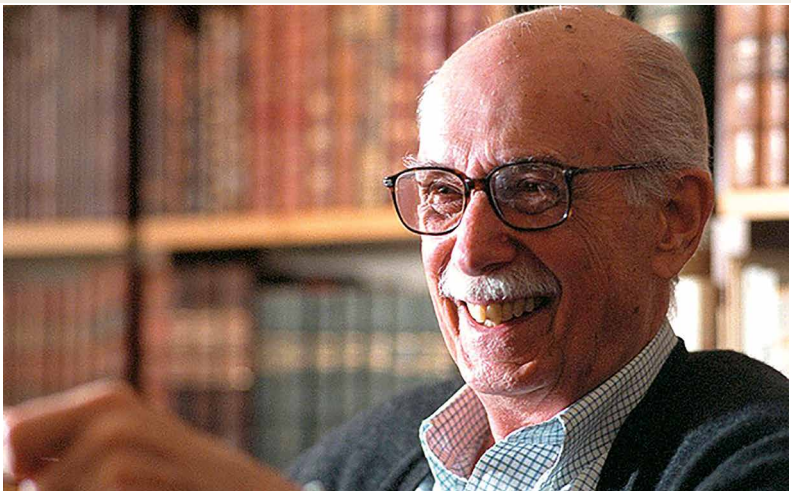


Image: Biblioteca Parque Villa-Lobos.

passe et, vraisemblablement, passera encore le processus civilisateur brésilien.

En effet, Formação da Literatura Brasileira (Formation de la Littérature brésilienne) (1959), Literatura e Sociedade: Estudos de teoria e história literária (Littérature et Société: Études de Théorie et histoire littéraire) (1965) et Um Funcionário da Monarquia: ensaio sobre o Segundo Escalão (Un Fonctionnaire de la Monarchie : essai sur le Second Echelon) (2002) s'imposent comme de fabuleux exemplaires de la plus parfaite et achevée recherche littéraire, historique et sociologique développée dans notre pays, en vue de comprendre les problèmes nationaux graves et héréditaires.

Pour tout ce qu'il fit, pensa et écrivit de son vivant, Antonio Candido, atteignit presque les cent ans s'égalant à d'autres grands Brésiliens de sa génération qui, ayant atteint un âge si significatif, se révélèrent, à tous moments, être d'une inébranlable honnêteté intellectuelle et politique. Et, lorsque je fais une telle affirmation, je pense, par exemple à des Oscar Niemeyer, des Evaristo de Moraes Filho, des José Mindlin, des Goffredo Telles Júnior, des Fernando Bastos de Ávila.

L'espace ouvert à cet hommage au centenaire de la naissance de Antonio Candido a permis que l'on perpétue, bien que modestement, la marque d'une trajectoire existentielle rare, dans laquelle, par la pratique inconditionnelle des vertus de l'intégrité, de la loyauté, de l'honnêteté, du respect, de la solidarité du patriotisme et de la pensée.

FABIO DE SOUSA COUTINHO est né à Rio de Janeiro (État de Rio de Janeiro), le 2 décembre 1951. Diplômé en droit, ayant un Master en Droit international et comparé à Southern Methodist University (SMU), Dallas, Texas. Avocat, Membre du Conseil Commercial de l'État de Rio de Janeiro, sous-secrétaire de Justice et de la Province/RJ, avocat de la Banque Mondiale, membre de la Commission d'Éthique publique de la Présidence de la République (2009/2012). Membre effectif du PEN (Poesia, Ensaio e Narrativa) Clube do Brasil (Le PEN club - est une association d'écrivains), de l'Institut historique et géographique du District fédéral et de l'Académie Brésilienne de Lettres. Associé fondateur de la Confrérie des Bibliophiles du Brésil. Le 15 avril 2015, il a été élu président de l'ANE (Association Nationale des Écrivains), pour les deux années 2015/2017. Collaborateur dans deux journaux. Il a participé à la collection Espelhos da palavra/Espejos de la palabra, 2001, Abrace Editora; 30 anos de poesia, 2008, Poebras. Bibl.: Differences between civil law and common law procedure as illustrated by Brazil and the United States, 1977; O princípio da legalidade, 1981 (en partenariat); Princípios constituicionais tributários, 1993 (en partenariat); Leituras de Direito Político, 2004; Juristas na Academia Brasileira de Letras, 2006; Três irmãos do Recife, 2009; Alfredo Pujol, 2010; Elogio de Fernando Mendes Vianna, 2010; Lafayette Rodrigues Pereira, 2011; Em louvor a Drummond, 2012 (en collaboration); Cadeira 24: dos rios do Pará aos verdes mares do Ceará, 2013 (en collaboration); Crônicas de um leitor apaixonado, 2015; e Lucia – une biographie de Lucia Miguel Pereira, 2017.

Diplomatie est presque l'amour, par Luiz Fernando Borgerth

UN RÊVE

I have a dream.
Martin Luther King

J'ai un rêve.
Un rêve grand et beau
comme la vie.
Et je brandirai ce drapeau comme un réquisitoire
devant le nez de la mort.

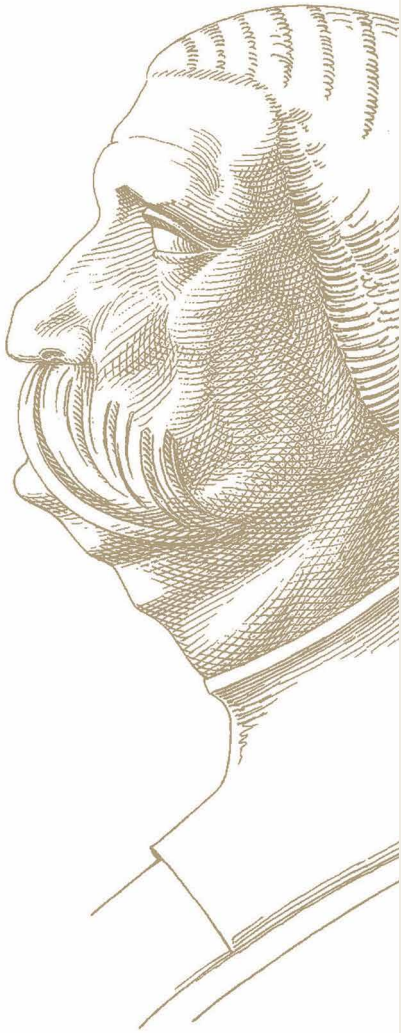
J'ai un rêve.
Aux adeptes de la mort,
aux profiteurs de la mort,
à ceux qui industrialisent la mort,
aux marchands de la mort
la mort sera mon rêve.

Ne m'offrez pas de couronne de roi
ni des couronnes de laurier.
J'ai un rêve.

L'homme qui a un rêve
est plus grand que le roi,
est plus fort que le héros,
est plus beau que le poète.

Mais moi,
qui ne suis pas beau,
ni fort,
ni grand,
j'ai un rêve.

Oui,
j'ai un rêve.
Je ferai des meetings démagogiques,
composerai des poèmes ridicules,
écrirai des lettres compromettantes,
chanterai des chansons moches,
serai esclave,
mendiant
et clown
pour venger mon rêve.



Car j'ai un rêve.

Croyez adorateurs du Profit,
bénéficiaires de la Force,
idiots du Confinement de la Parole,
anti-romantiques par manque d'inspiration
ou par commodité,
solitaires de la Peur,
ruffians du Vice:
j'ai un rêve!

Et dans mon rêve la Terre est bleue et verte
et l'homme a la couleur de son âme.

Mon Dieu, j'ai un rêve!
Et dans ce rêve, l'Homme se lève
au-delà des contingences,
au-delà de la douleur et du dollar,
au-delà du sigma et de la stigmatisation,
au-delà de la faim et de la bouse,
au-delà de la couleur et du décor,
au-delà du grotesque et du sublime,
au-delà de toutes les désagrégations,
au-delà de toutes les dégradations,
au-delà de toutes les ruines.

J'ai un rêve.
Et parce que j'ai un rêve
je suis un homme.

**Traduction: Ana Paula Arendt/Georges Lopes*

ANDERSON BRAGA HORTA est né le 17 novembre en 1934 à Carangola, Minas Gerais, et habite à Brasilia depuis 1960. Il est aussi conteur, essayiste et traducteur ayant publié les livres de poèmes qui suivent: Altiplano e Outros Poemas , Marvário, Incomunicação, Exercícios de Homem, Cronoscópio, O Cordeiro e a Nuvem et O Pássaro no Aquário (1971-2000); Fragmentos da Paixão: Poemas Reunidos, Pulso e Quarteto Arcaico, 2000; Antologia Pessoal, Thesaurus, Brasília, 2001; 50 Poemas Escolhidos pelo Autor, Galo Branco, Rio, 2003; Soneto Antigo, Brasília, 2009; Elegia de Varna, trad. Rumen Stoyanov, Sófia, 2009; Signo: Antologia Metapoética, Thesaurus, 2010; De Uma Janela em Minas Gerais – 200 Sonetos, Guararapes–EGM, 2011; De Viva Voz, Thesaurus, 2012; Tiempo del Hombre, Lima, 2015.

INFILTRATION

Le poème ne cesse, il avance,
Il s'infiltre par les cellules et ses prolongements;
Il s'insinue, s'instille, envahit
Comme la centurie absorbée par moments,
Diluée en fragments,
Imprégnée de vent, émerveillement, lamentation.
Le poème est un sacré élan, un volcan,
Consacré au culte de la vénération,
De la cultivation, de la fermentation,
De la rencontre brusque avec l'inquiétude
Le poème est une fable, un mythe intromis
Dans les figurations du verbe étourdi:
Un vacarme,
Un cri…
Le poème est thématique,
Dramatique, hépatique, dogmatique,
Une déviation idiomatique
Mis en scène dans une cour volatile ;
Le poème c'est moi, à moi-même
L'émotion pure répandue au hasard,
Le rire fou que je répare
Le délicieux oratoire,
Le savoureux purgatoire,
L'abattoir;
La forme de te dire : je veux t'avoir.

AGITATION

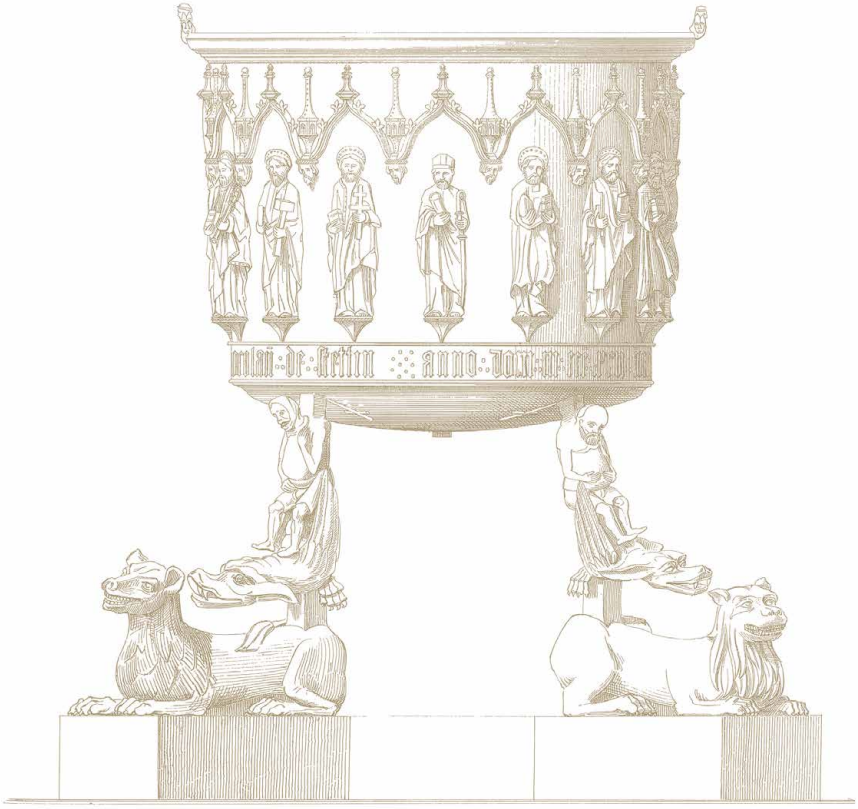
J'ai en moi tant de déserts
Qui, pendant les nuits, se penchent froids
Comme des lames à me trancher la chair;
J'emporte en moi des affronts ouverts,
À paniquer de frissons le poème,
Comme des baisers qui se jettent en l'air;
Et j'apporte en moi cet abandon
Un orphelinat fait de frémissements,
Une agitation à me tourner à l'envers.
Je porte, enfin, la stupeur immergée
Qui éteint les étoiles et coule les navires,
Et, dans l'infini, déborde en vers.

LA REINE DES CAROTTES

Ainsi tu venais à traîner les pieds sous le poids de tes carottes,
Par le jour ensoleillé à chauffer la toile de tes vestes teintes ;
Qui ne t'aurait pas vue avant, par ces rives de la mangeoire fluviale,
Avec la tête levée à équilibrer la corbeille de ton labourage?
Ainsi tu venais, oh, reine des carottes, parmi la brise et le regard de ton peuple ;
Ainsi tu allais, oh Congolaise magique,
Comme une divinité à répandre dans l'air une indulgence nouvelle.
Je t'observe sans savoir pourquoi, je t'admire puisque tu es l'essence même de ces monts épuisés,
En portant aux épaules l'enflé entraînement de tes chimères perdues.
Près de ton panier, je ressens l'odeur délicate des substances de la terre,
Si loin suis-je de ce monde stoïque que la constance de ta vie enferme.
Oh, reine des carottes, tu es une brave héroïque, une géante,
Un nœud gordien qui m'émeut et m'étouffe, véhémente.

FIORITURES

Je viens d'étendre la conscience au-delà des limites pour en faire d'une fourmi un éléphant et pour modeler le hurlement dans un timbre toujours plus haut, en promenant les paroles vers les étoiles pour devenir le héraut de moi-même et pour faire résonner à l'horizon ma voix, face aux sages du monde.



Combien suis-je tout petit devant les docteurs, les puissants, les maîtres ; cependant, combien gigantesque est l'extravagance, l'imprudence, la sottise, l'orgueil de ne juger qu'avec mes mots, tout juste des mots, je puisse apporter des joies, imposer des tristesses, faire rire ou pleurer, aimer ou haïr, nuancer des fioritures, transformer des humeurs, expulser l'amertume de l'âme de tant de gens.

Pourquoi je m'écoute? Pourquoi je me donne du mal à vénérer la vie en moi et chez les autres? Pourquoi cette gale, ce désir d'extrapoler tout ce qui me vient en tête? À quoi bon cet esprit pensif qui ne me laisse même pas dormir le soir, me reposer pendant la journée, être calme dans mon coin?

Ainsi je suis, sans simulations, à me dissimuler en penseur ou en sauterelle, en costume de lion, dans un monde débile, où les fripons et les frénétiques se confondent dans la même poêle amère.

En vérité, je ne fus pas conçu du cerveau, ni de la raison, mais du plaisir et de l'élan. Je suis né dans une Ville Lumière, où les lumières ne sont même pas nécessaires pour exhiber l'art qui s'est engendré de l'engin humain. Et ce fut là-bas où je me suis mis à rire, savoureusement, en voyant pour la première fois la beauté de ma mère. Et ainsi a été, de partout, que j'éclate de rire devant les autres, ou je me mets à pleurer, discrètement, en cachette.

J'ai déjà réussi à écrire sensément – trop et tant – pourtant, aujourd'hui, je m'en moque: je proclame à peine le foudroyant désir de faire sourire le lecteur.

Ai-je réussi?

RAUL DE TAUNAY est ambassadeur du Brésil à Brazzaville, auteur de romans, livres de poésie, essais, articles et analyses du cadre international, du point de vue des possibilités et des intérêts brésiliens. L'assemblée plénière de l'Académie Brésilienne de Lettres lui accorda en décembre 2005, à l'unanimité, la Médaille Joao Ribeiro. Parmi un grand nombre d'ouvrages, on soulignera: O menino e o deserto (le garçon et le désert), roman, aux éditions Vignoli e Anima; Meu Brasil Angolano (Mon Brésil angolais), roman, aux éditions Record e Prefácio de Lisboa; O Andarilho de Malabo, internauta em verso e prosa, (Le voyageur de Malabo, internaute en vers et prose), deux livres jumelés, poésies et chroniques, aux éditions 7 Letras; A Lucidez da Lenda: um ensaio sobre o futuro (La lucidité de la légende : un essai sur le futur), roman, aux éditions PandorgA. <www.rauldetaunay.com>

Les femmes à l'Itamaraty, par Tony Lima

SOIXANTE VERS DE VIVES AU BRÉSIL

Quand l'aurore envahit la plage
Dans des tons de miel, de magenta et de sienne,
Brûlant des étoiles qui se déplacent rapidement et tremblent,
Le soleil brille la matinée hautaine comme l'après-midi.
Alors, je dis, encore endormie:
- Vive le Brésil - étoile forgée en braise pleine.

Quand une étoile tombe et une usine s'allume,
Et l'été arrive, de tressages revêtus,
Et à cela s'ajoute un oiseau argenté
Qui court et qui s'aventure contre les vents,
Encore je prends le risque sur un ton timide:
- Vive le Brésil – ses inventions et ses moulins.

Quand la première vague millénaire
Se courbe devant les riches, les pauvres, les patrons, les travailleurs,
Et les derniers feux tombent du ciel obscur
Devant mon regard abasourdi, du haut du précipice,
Inébranlable et perspicace je dis:
- Vive le Brésil - feu sans artifice.

Quand affamés, la peau sèche, mais résistants,
Ils marchent parmi le bétail aux os apparents,
Et, assoiffés, ils boivent les larmes de leurs émotions les plus vraies,
Solidaire et confiante, j'éclate avec robustesse,
Et avec la même étoile dans la constellation de la poitrine:
- Vive le Brésil – non blessé dans la noblesse.

Quand je vois, conjugués, les talents
S'approcher des ailes d'une nouvelle époque,
Et le rêve de la reconstruction, qui est imminent,
Survoler les villes, les plantations, les monuments,
Je me concentre, je me rassemble et j'élève la voix:
- Vive le Brésil - qui ne plie pas malgré les vents.

Quand nous ne devenons qu'un
Bénis par l'originalité d'être différents,
Nous fusionnons toutes les adversités globales,
En multipliant la force sans limites,
De cette façon, je chante:
- Vive le Brésil - un plus beau pays, personne ne l'habite.

Quand l'art est chéri
Par un nouvel esprit – puis ne fut-ce pas par hasard en écoutant les étoiles,
Que nous retrouvâmes notre sens? Je vous dirai,
Me dénudant de tous les linceuls,
La voix plus ferme, déjà revigorée:
- Vive le Brésil - héros de toutes les batailles.

Quand il devient réel il continue
Le rêve de la bonne et partagée nourriture,
Plus important que les risques de quelconque échec,
Moi qui ai nourri la semence de vers,
Éveillée, j'affirme sur un ton assuré :
- Vive le Brésil - vive ses nobles gens.

Quand une nouvelle chanson est entonnée
Aux quatre coins de l'immense continent,
Et de nouveaux sons sont largement diffusés,
Je lance en la majeur un vigoureux "bis"
Dans l'ancienne partition d'un avenir tant attendu:
- Vive le Brésil - ses multiples profils.

Quand sublime est le sens de cette élection,
Qui quintessencie être démocrate,
Et au peuple fait crier d'allégresse et d'euphorie,
Voilà le début de la fin de la famine et de l'agonie.
Je ne peux plus me retenir et, exaltée, je crie:
- Vive le Brésil - vive la démocratie!

AUREA DOMENECH est née et a grandi à Rio de Janeiro, au Brésil. En plus d'être une poétesse, elle est plasticienne, traductrice et avocate. Elle a participé à certaines expositions à travers le monde, notamment à la Great Saint Mary's Church, à la Cambridge University Church au Royaume-Uni, avec un travail sur Aleijadinho, le maître de la sculpture brésilienne. Elle est l'auteure de Curto Tempo (Editora Prol, 1983), O Pescador de Sombras (Editora Achiamé, 1989), Tempestades de Areia (Editora 7Letras, 2016) et Memórias na Chuva (Editora 7Letras, 2017).

Itamaraty en rouge, par Lúcia Costa

LE SOUVENIR

Ce souvenir me hante, que le vent tourne
D'un coup, là-bas, sur la maison fermée.
C'est un grand bruit de toile par le monde,
On dirait que l'étoffe de la couleur
Vient de se déchirer jusqu'au fond des choses.
Le souvenir s'éloigne, mais il revient,
C'est un homme et une femme masqués, on dirait qu'ils tentent
De mettre à flot une barque trop grande.
Le vent rabat la voile sur leurs gestes,
Le feu prend dans la voile, l'eau est noire,
Que faire de tes dons, ô souvenir,
Sinon recommencer le plus vieux rêve,
Croire que je m'éveille?
La nuit est calme,
Sa lumière ruisselle sur les eaux,
La voile des étoiles frémit à peine
Dans la brise qui passe par les mondes.
La barque de chaque chose, de chaque vie
Dort, dans la masse de l'ombre de la terre,
Et la maison respire, presque sans bruit,
L'oiseau dont nous ne savions pas le nom dans la vallée
À peine a-t-il lancé, on dirait moqueuses
Mais non sans compassion, ce qui fait peur,
Ses deux notes presque indistinctes trop près de nous.
Je me lève, j'écoute ce silence,
Je vais à la fenêtre, une fois encore,
Qui domine la terre que j'ai aimée.
Joies, comme un rameur au loin, qui bougent peu
Sur la nappe brillante; et plus loin encore
Brûlent sans bruit terrestre les flambeaux
Des montagnes, des fleuves, des vallées.
Joies, et nous ne savions si c'était en nous
Comme vaine rumeur et lueur de rêve
Cette suite de salles et de tables
Chargées de fruits, de pierres et de fleurs,
Ou ce qu'un dieu voulait, pour une fête
Qu'il donnerait, puisque nous consentions,
Tout un été dans sa maison d'enfance.
Joies, et le temps qui vint au travers, comme un fleuve
En crue, de nuit, débouche dans le rêve
Et en blesse la rive, et en disperse
Les images les plus sereines dans la boue.
Je ne veux pas savoir la question qui monte
De cette terre en paix, je me détourne,
Je traverse les chambres de l'étage
Où dort toute une part de ce que je fus,
Je descends dans la nuit des arches d'en bas
Vers le feu qui végète dans l'église,

Je me penche sur lui, qui bouge d'un coup
Comme un dormeur que l'on touche à l'épaule
Et se redresse un peu, levant vers moi
L'épiphanie de sa face de braise.
Non, plutôt rendors-toi, feu éternel,
Tire sur toi la cape de tes cendres,
Réacquiesce à ton rêve, puisque tu bois
Toi aussi à la coupe de l'or rapide.
L'heure n'est pas venue de porter la flamme
Dans le miroir qui nous parle dans l'ombre,
J'ai à demeurer seul.
J'ouvre la porte
Qui donne sur les amandiers dont rien ne bouge,
Si paisible est la nuit qui les vêt de lune.
Et j'avance, dans l'herbe froide. Terre, terre,
Présence si consentante, si donnée,
Est-il vrai que déjà nous ayons vécu
L'heure où l'on voit s'éteindre, de branche en branche
Les guirlandes du soir de fête?
Et on ne sait,
Seuls à nouveau dans la nuit qui s'achève,
Si même on veut que reparaisse l'aube
Tant le cœur reste pris à ces voix qui chantent
Là-bas, encore, et se font indistinctes
En s'éloignant sur les chemins de sable.
Je vais
Le long de la maison vers le ravin, je vois
Vaguement miroiter les choses du simple
Comme un chemin qui s'ouvre, sous l'étoile
Qui prépare le jour.
Terre, est-il vrai
Que tant de sève dans l'amandier au mois des fleurs,
Tant de feux dans le ciel, tant de rayons
Dès l'aube dans les vitres, dans le miroir,
Tant d'ignorances dans nos vies, mais tant d'espoirs,
Tant de désir de toi, terre parfaite,
N'étaient pas faits pour mûrir comme un fruit
En son instant d'extase se détache
De la branche, de la matière, saveur pure?
Je vais,
Et il me semble que quelqu'un marche près de moi,
Ombre, qui sourirait bien que silencieuse
Comme une jeune fille, pieds nus dans l'herbe,
Accompagne un instant celui qui part.
Et celui-ci s'arrête, il la regarde,
Il prendrait volontiers dans ses mains ce visage
Qui est la terre même.
Adieu, dit-il,
Présence qui ne fut que pressentie
Bien que mystérieusement tant d'années si proche,
Adieu, image impénétrable qui nous leurra
D'être la vérité enfin presque dite,
Certitude, là où tout n'a été que doute, et bien que chimère
Parole si ardente que réelle.

Adieu, nous ne te verrons plus venir près de nous
Avec l'offrande du ciel et des feuilles sèches,
Nous ne te verrons pas rapprocher de l'âtre
Tout ton profil de servante divine.
Adieu, nous n'étions pas de même destin,
Tu as à prendre ce chemin et nous cet autre,
Et entre s'épaissit cette vallée
Que l'inconnu surplombe
Avec un cri rapide d'oiseau qui chasse.
Adieu, tu es déjà touchée par d'autres lèvres,
L'eau du fleuve n'appartient pas à son rivage
Sauf par le grand bruit clair.
J'envie le dieu du soir qui se penchera
Sur le vieillissement de ta lumière.
Terre, ce qu'on appelle la poésie
T'aura tant désirée en ce siècle, sans prendre
Jamais sur toi le bien du geste d'amour!
Il l'a touchée de ses mains, de ses lèvres,
Il la retient, qui sourit, par la nuque,
Il la regarde, en ces yeux qui s'effacent
Dans la phosphorescence de ce qui est.
Et maintenant, enfin, il se détourne.
Je le vois qui s'éloigne dans la nuit.

Adieu?
Non, ce n'est pas le mot que je sais dire.
Et mes rêves, serrés
L'un contre l'autre et l'autre encore, ainsi
La sortie des brebis dans le premier givre,
Reprennent piétinant leurs plus vieux chemins.
Je m'éveille nuit après nuit dans la maison vide,
Il me semble qu'un pas m'y précède encore.
Je sors
Et m'étonne que l'ampoule soit allumée
Dans ce lieu déserté de tous, devant l'étable.
Je cours derrière la maison, parce que l'appel
Du berger d'autrefois retentit encore.
J'entends l'aboi qui précédait le jour,
Je vois l'étoile boire parmi les bêtes
Qui ne sont plus, à l'aube.
Et résonne encore la flûte
Dans la fumée des choses transparentes.

LE CŒUR, L'EAU NON TROUBLÉE

Es-tu gaie ou triste? —
Ai-je su jamais.
Sauf que rien ne pèse
Au cœur sans retour.

Aucun pas d'oiseau
Sur cette verrière
Du cœur traversé
De jardins et d'ombre.

Un souci de toi
Qui a bu ma vie
Mais dans ce feuillage
Aucun souvenir.

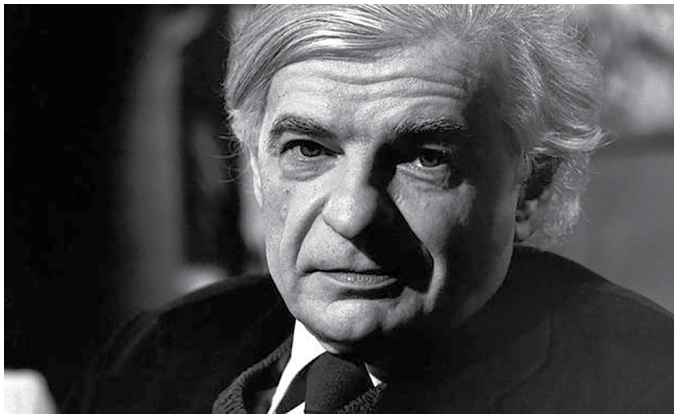
Je suis l'heure simple
Et l'eau non troublée.
Ai-je su t'aimer.
Ne sachant mourir?

LA POÉSIE EST FONDATRICE D'ÊTRE

J'irais jusqu'à dire que la poésie n'est pas la même chose que la vérité. La poésie est fondatrice. Fondatrice d'être. Nous avons dans le monde du conceptuel, qui est le nôtre, à habiter dans une sorte d'immense échafaudage de notions, de significations, de représentations et tout cela est fondamentalement irréel. En ce sens que, par exemple, l'expérience de notre finitude, du temps qui passe, de l'irrémédiable du temps, tout cela échappe à ces formes de représentation. Et comme c'est irréel, tout cela peut s'écrouler d'un moment à un autre. On peut se retrouver dans le désastre, on peut se retrouver au bord du gouffre. On peut avoir le sentiment que tout ce qui nous avions au sein de notre langue et de nos paroles n'est qu'une chimère dont il ne reste, dans cet instant, plus rien. Expérience du non être. Et dans ces conditions que peut-on faire ? Soit se laisser aller à ce non être, s'y enfoncer, vivre une expérience que l'on dira mystique, soit, et c'est cela qui me paraît la poésie, se rendre compte qu'au bord du gouffre où nous sommes, et bien, il y a quelqu'un d'autre, près de nous. Ou telle ou telle chose, tout simplement. Et, se retourner alors, vers cet autre pour lui proposer une alliance qui sera créatrice d'un lieu. Un lieu dans le non-lieu universel, mais un lieu pour nous suffisant. Et c'est cela que j'appellerais l'être. Et je dirais donc que ce mouvement du retour vers l'autre, qui a besoin de la parole et qui crée une parole toute simple pour être le lien, ce mouvement-là, c'est la poésie.

Hommage à Yves Bonnefoy, LA GRANDE TABLE D'ÉTÉ par Lucile Commeaux et Maylis Besserie. 4/07/2016. <https://www.youtube.com/watch?v=svAJmz_lmRY>

YVES BONNEFOY (1923-2016), grand poète français de la deuxième moitié du XXe, critique d'art et traducteur, il est l'équivalent de notre Carlos Drummond de Andrade en France. Docteur honoris causa dans les principales universités du monde, cité pour le Prix Nobel de Littérature plusieurs fois, Grand Prix de l'Académie française en 1981 et Prix Goncourt en 1987.



Nettoyage à l 'Itamaraty, par José Rosário Castro

OSSOS DE BORBOLETA*

Juste le spectre du toucher
Et je m'encastre.
Tu arrives et
Tu tremblotes l'âme :
Un sol intouché.
Tu me suces danstout;
Par la suite, je cascade de foudres.
(Je dors les mille nuits)
Tu bises-embellis, maintenant, randonnes d'autres…
Reste
Le désert des immenses
Mais ta langue
Vagabonde
Dans le corps qui ne m'est pas :

**Traduction: Ana Paula Arendt/Georges Lopes*

ROBERTO MEDINA est écrivain, critique, traducteur, chercheur en littérature comparée – Université de Brasilia (UnB), professeur de troisième cycle en direction du théâtre (Collège des arts Dulcina de Moraes / Fondation brésilienne de Théâtre) et de Photographie Comme Support d'Image (Espace f / 508 de Photographie), Brasilia, District fédéral.

LA JOURNÉE DES AMOUREUX AU BRÉSIL (12 JUIN)

"Félicitations pour la journée des Amoureux, ma chère Ferrari rouge, que je courtise chez le concessionnaire depuis 6 ans "

SUFFRAGE DE VOTES IMPRIMÉS VERSUS URNE ÉLECTRONIQUE

G1 : '8 à 2, la Cour Suprême Brésilienne renverse les votes imprimés au suffrage présidentiel 2018'.
Une chance pour les ministres de ne pas avoir utilisé les urnes électroniques pour ce scrutin qu'ils avaient eux-mêmes mis en place. Les résultats auraient été si différents.

SUR LE PRIX ÉLEVÉ DU NAPHTA AU BRÉSIL

Il était un homme raffiné :
Le whisky seulement écossais,
l'huile d'olive seulement de la Beira,
le vin seulement français
et le naphta brésilien.

DANS L'AIR

Une pensée pour rien:
Dans un avion
Seulement ne vole pas le temps.

'FAKE AND REAL NEWS'

Après la rubrique des sports,
De la politique, et cetera,
Brisant les tabous il y aura
Bientôt dans les journaux en plus
Une rubrique spécialisée en real news.

UNE QUESTION RELATIVE

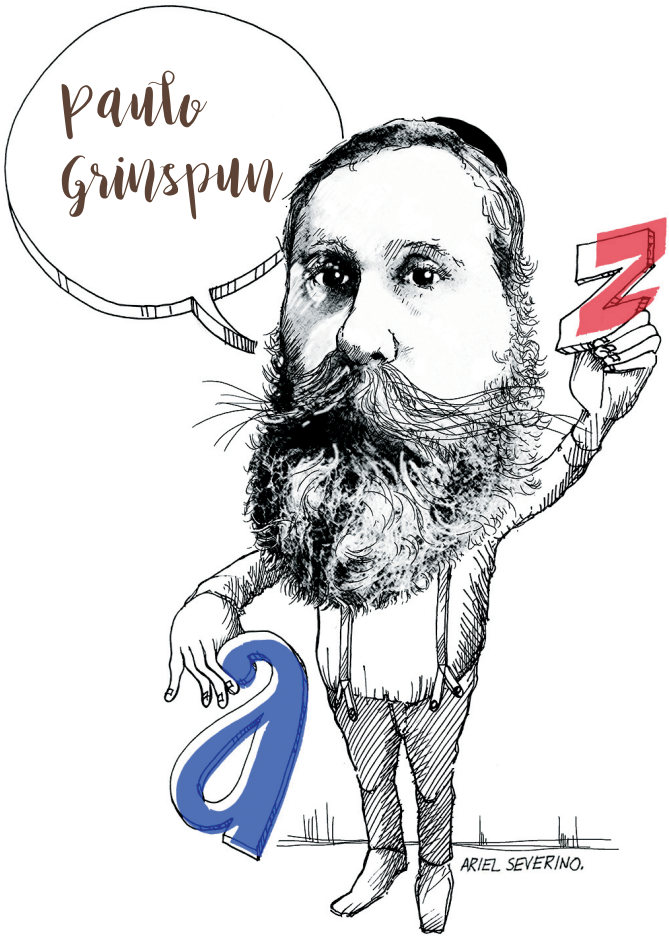
— Monsieur, s'il vous plaît! Pourriez-vous répondre à notre survey?
— Bien sûr.
— Alors... Vous êtes pour ou contre le désarmement?
— Pour ou contre? Ça dépend.
— Comment? Ça dépend de quoi?
— Si j'étais en faveur, le gouvernement me protégerait de qui est contre?

L'IRAN ET LA BRÉSILITÉ

G1: "L'Iran affirme pouvoir produire l'uranium enrichi en deux jours si les États-Unis sont d'accord". Deux jours? Impossible! Le Brésil prend quelques mois pour enrichir un seul politicien.

SÉRIEUSEMENT

Il n'y a jamais eu autant de comédiens qui se prennent au sérieux.



UNE QUESTION DE CHOIX

Je trouve ironique l'expression "entraîneur de foot studieux". Bien, s'il était vraiment studieux, il ne serait pas du tout entraîneur de foot, mais astrophysicien, neurochirurgien ou ingénieur mécatronique.

LA QUESTION QUI NE VEUT PAS RESTER SUR SILENCE

R7: "Sologamie! Il s'agit de gens qui se marient à eux-mêmes, nouvelle mode de l'internet." Et qu'est-ce qu'on fait quand le mariage ne marche pas?

PAULO GRINSPUN écrivain, juif, hassidique, éthique, acide, critique, apolitique, supporter de Flamengo, caucasien de Rio, d'âge moyen, marié, reclus à lunettes, aussi totalement hostile à l'étiquette.

UNE FEMME ME DEMANDA DE LUI POIGNARDER LES JAMBES *

En l'hiver de 1977
une femme me demanda
de lui poignarder les jambes.
C'était en fin d'après-midi.
C'était vraiment l'hiver
et les oiseaux se couvraient
et le soleil se cachait déjà
tel un œuf orangé
ou un feu projecteur sacré.
Les fleurs étaient de petits chandeliers
qui s'éteignaient dans les pétales
et bougeaient avec le vent de fin de journée.
Ce fut lamentable,
car moi je n'avais jamais
poignardé l'après-midi
encore moins, les jambes.
Mais je les poignardai.
Trois fois
Chacune d'elles.
Ce furent des coups profonds, verticaux,
mais avec subtilité,
comme une rose blanche,
et tous enveloppés d'une délicatesse,
une candeur qui résonnait
à l'intérieur de mes oreilles
de lièvres enchantés.
J'entendais des mélodies ternes, primitives,
qui sortaient de ma voix
et se couchaient sur
le corps poignardé.
Je susurrais avec confort
des mots d'affection et jeunesse
et des petites chansonnettes de la fraîcheur de la nuit, sylvestres.
Ce fut en hiver
de l'année 1977.

**Ttraduction: Ana Paula Arendt*

DES FEMMES*

Dans l'arrière-pays,
il y a des femmes qui fabriquent encore leurs propres petites culottes.
Elles sont toujours tissées en coton
et les plus belles contiennent de la broderie
avec des petites fleurs colorées.
Elles découpent, faufilent, cousent avec délicatesse
et les aiment comme si elles s'aimaient elles-mêmes.
Il y a des femmes qui utilisent encore des morceaux de tissus
pour absorber le sang de la menstruation nocturne
et il y a celles qui ont des pertes jaunâtres
exposées sur les cordes où sèche le linge.
Il y a encore celles où il n'y a jouissance,
car elles sont ignorantes
et leurs compagnons sont aussi ignorants
et voient les femmes comme un dépôt de leurs déchets.
Il n'y a pas de femmes qui s'embrassent
ni de femmes qui touchent leurs sexes.
Il y a des femmes qui tuent leurs propres vagins.
Dans l'arrière-pays,
il y a encore des femmes créant
leurs petites culottes.

**Ttraduction: Ana Paula Arendt*

CELSO DE ALENCAR, poète brésilien.

CELSO DE ALENCAR ET SON UNIVERS PERVERS

FABIANO FERNANDES GARCEZ

Celso de Alencar est une des voix les plus éloquentes du cadre actuel de la poésie brésilienne, depuis ses lointains débuts : Tentação (Tentation), en 1979. À chaque livre, Celso nous fait un cadeau avec sa poésie unique et inattendue, parfois accablante, qui est la porte d'entrée vers un univers embarrassant, chargé de perversité, sadisme, obscénité, blasphème, violence et ironie.

Ses poèmes révèlent, moyennant une puissante poétique, avec des touches de surréalisme, des échos de paraboles et légendes, un lexique et un rythme bibliques, la triste réalité de douleurs, angoisses et misère humaine. À femme est un thème récurrent de la poétique de Celso de Alencar, tout comme il est aussi récurrent le ton narratif de ses poèmes, dont presque la moitié sert à présenter le cadre, en général archaïque et bucolique, et les personnages, banaux et ordinaires, pour ensuite emmener le lecteur dans son univers et ses personnages à des faits inhabituels et agissements extraordinaires. Voyez dans " Femmes ", de *O coração dos outros* (Le cœur des autres) (*Pantemporâneo*, 2014): Il y a encore celles où il n'y a jouissance/,car elles sont ignorantes/et leurs compagnons sont aussi ignorants/et voient les femmes comme un dépôt de leurs déchets./Il n'y a pas de femmes qui s'embrassent/ni de femmes qui touchent leurs sexes. Il y a des femmes qui tuent leurs propres vagins. (…) ; ou comme dans le poème " Une femme me demanda de lui poignarder les jambes " de *Poemas Perversos* (Poèmes Pervers) (*Pantemporâneo*, 2011): Ce fut lamentable/,car moi je n'avais jamais/poignardé l'après-midi/encore moins, les jambes./,Mais je les poignardai./Trois fois/Chacune d'elles. /Ce furent des coups profonds, verticaux,/,mais avec subtilité (…)

Pour Theodor Adorno la poésie est une protestation contre un état social que tout individu expérimente comme hostile, étranger et oppresseur, peut-être est-ce pour cela que Celso de Alencar place son lecteur dans un cadre connu, paisible, pour aussitôt lui tirer le tapis sous les pieds et le jeter à l'intérieur de la psychopathie humaine.

FABIANO FERNANDES GARCEZ est né le 3 avril 1976, dans la ville de Sao Paulo. Il est diplômé en Lettres et est professeur de Langue portugaise. C'est l'auteur des ouvrages *Poesia se é que há* (Poésie s'il y en a une) (2008), *Diálogos que ainda restam* (Dialogues qui subsistent encore) (2010), *Rastros para um testamento* (Empreintes pour un testament) (2012) et *Em meio ao ruídos urbanos* (Au milieu des bruits urbains) (2016). Finaliste du Prix Guarulhos de Littérature 2017. Il fait partie du groupe idéalisateur *Tragos e Papos* (Pots et bavardages), discussions littéraires à la Librairie Nobel (Guarulhos). Il est créateur et producteur du programme Salle de Lecture sur Youtube.

LE PÉRIPHÉRIQUE AUTHENTIQUE

PAULO SPOSATI ORTIZ

Celso est agité. Malgré une placidité dans le traitement (pour qui le connait dans le monde réel) et son éternel air souriant, il ne s'arrête jamais; au moins, c'est la sensation qu'il nous donne, lecteurs et amis. Poète des années 70, il fut déjà marginal, en vendant des feuilles détachées, aux vers siens sans pudeur, mais dans un humour déjà caractéristique. De la " littérature-déchet ", il a gardé la préoccupation envers le monde existant, le regard attentif à ce quotidien méprisé aussi bien que les personnages réels qui l'accompagnent et encore marginalisés.

Il passe par les années 80 et 90 du XXe dernier dans des livres publiés par de petites maisons d'édition, en consolidant peu à peu une voix dissonante, dans un étrange mélange entre jurons et tragédie, qu'elle soit familière ou collective (l'identité nationale se fait par le détachement, y compris par des noms étrangers). Ce qui est particulier commence à prendre de l'envergure cosmique, au moins dans ce que nous avons d'humain (ou nous n'avons pas – et tout tourne par soustraction, épié par un côté obscur discret, mais avec un quelque chose de tendresse, ironiquement ou pas).

Le bas corporel continue à être exploré au tournant du millénaire par un de ses personnages principaux : la femme. Corrigeons-nous : il existe deux dames dans la poésie de Celso de Alencar, la Mort et la femme pauvre, jamais la pauvre femme riche (sauf si l'on doit se moquer d'elle). Symbole de l'exclusion patriarcale, elles englobent dans ce parcours pas du tout poétique les pauvres, la violence que subissent tous deux, soit physiquement ou verbalement ou sexuellement ou psychologiquement alors que la dimension fantastique intensifie la cruauté au moyen de l'absurde.

Post-expressionniste des marginaux, la simplicité pénètre sa littérature de plus en plus, mais à l'aide de la subtilité, un Manuel Bandeira qui revient au Symbolisme par le volet satanique, dénudée, satirique (dont nous avons honte) (et nous utilisons), des lieux (pour nous) vulgaires, ces personnes vulgaires (que nous sommes) avec délicatesse peu explorée dans la littérature brésilienne. Son anxiété continue : à présent, c'est le silence féminin, le coup de couteau syntaxique, les pertes discursives, le soupir suffoqué de la générosité de celui qui veut être humain.

PAULO SPOSATI ORTIZ est diplômé en Lettres/Linguistique à l'Université de Sao Paulo. Il écrit dans les blogs : Centro Internacional (Centre International) : *Poesia Amanhã* (Poésie Demain) (C.I.P.A./collectif) et *A diferença do fogo* (La différence du feu) (personnel), inspiré bien sûr par le livre en mains, et publie des essais et poèmes dans Cronópios, Mallarmargens, dEsEnrEdoS (virtuels), *Grito Cultural e Polichinello* (imprimés). En outre, il a fait partie des 41e et 54e éditions en tant qu'invité, a été conservateur en 2013 des *Quintas Poéticas da Editora Escrituras* (Jeudis Poétiques de la maison d'édition Escrituras).

Avec Rosana Banharoli et Arnaldo Afonso, sur l'Avenue Paulista

CELSO DE ALENCAR: LES BELLES NUANCES DE LA CRUAUTÉ

ELVIO FERNANDES GONÇALVES JUNIOR

Au Brésil, il est des poètes qui, en traitant des thèmes comme la violence ou la perversion, ne mesurent pas leurs mots. Je pense, principalement, à Roberto Piva et Hilda Hilst, des auteurs déjà renommés de notre littérature contemporaine. J'ajoute à ceux-là Celso de Alencar.

Ce qui attire chez notre auteur, c'est qu'il joue à voiler et dévoiler des malices, ce qui, dans une première lecture de son œuvre, nous trouble. Des poèmes qui, en principe excellent par leur simplicité, possèdent quelques abîmes que le poète se réjouit de cacher, pour aussitôt les révéler par un plus grand effet de surprise.

C'est ce qui arrive dans "Une femme me demanda de lui poignarder les jambes". L'étrangeté causée dès le titre ne fait que croître, car, à un moment donné, le moi lyrique nous confie : "Ce fut lamentable/, car moi je n'avais jamais/poignardé l'après-midi/ encore moins, les jambes (...)". "Confidence", chez Celso de Alencar, est le mot clé: le moi lyrique nous invite à la complicité de ses actes au moyen de la précision, du détail de ses descriptions : "Trois fois/ chacune d'elles. /Ce furent des coups profonds, verticaux,/, mais avec subtilité,/ comme une rose blanche (…)". Et ce qui est lamentable nous semble être, vraiment, le fait que quelqu'un déjà "chevronné" en la matière soit sollicité à le réaliser, quelque chose que nous pourrions l'interpréter ainsi, serait fait de son plein gré, sans ménagement.

Celso est l'un de ces poètes qui transitent parfaitement dans le domaine aussi bien de la critique sociale que morale (voir le poème "Femmes") conscient que de telles sphères s'entrecroisent avec violence. L'entaille est profonde et faite (ou exposée) toujours dans le cœur de celui qui la lit.

ELVIO FERNANDES GONÇALVES JUNIOR vit à Sao Paulo et est diplômé en Lettres – Portugais/ Linguistique. Il mène une recherche sur l'œuvre de Manoel de Barros. Auteur des livros O Coração em Si (Le cœur en soi) (Malha Fina Cartonera, 2017) et Chave Menor (Clé plus petite) (Patuá, 2018).

LA POÉSIE DU BAS-VENTRE

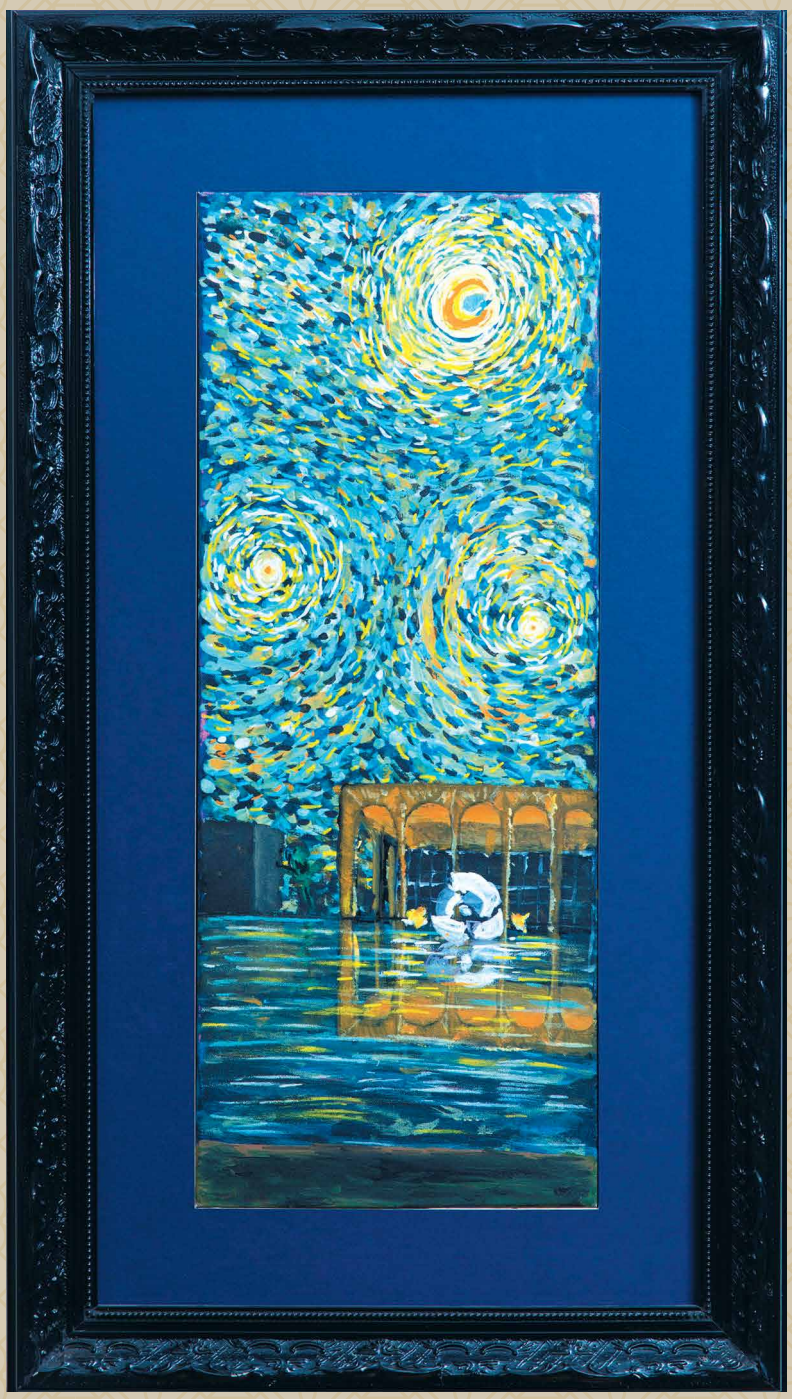
DIOGO CARDOSO

Dans le contexte des traditions littéraires, le bas-ventre était un élément crucial, principalement, dans des œuvres satiriques et érotiques. Cet élément s'opposait aux traditions qui traitaient des thèmes élevés – lyrique, tragique, épique, où les bras étaient la force et le regard, le miroir de l'âme, pour ne pas m'étaler sur des exemples. Ce qui arrive dans la poésie de Celso de Alencar c'est que le bas-ventre envahit l'espace lyrique en révélant la dimension tragique de ce que nous appelons l'humain. Non sans raison, Celso est connu comme poète pervers, en référence à un de ses livres, peut-être le plus important de son œuvre, Poèmes pervers, et aussi par les thèmes qui envahissent sa poésie. Les poèmes de ce "pervers" ont un aspect fortement social, mais sans parcourir la voie des poètes engagés ou se servir d'une morale ressentie travestie d'un matérialisme "hystérique". Pour donner un exemple concret de ce que je dis, il suffit de lire les vers du poème "Femmes", où Celso présente des femmes dans une situation de négligence totale et de misère. Mais au lieu de les traiter comme des victimes d'un système oppresseur, Celso préfère les présenter par des images qui oscillent entre l'horreur et la délicatesse:

> Dans l'arrière-pays,
> il y a des femmes qui fabriquent encore
> leurs propres petites culottes.
> Elles sont toujours tissées en coton
> et les plus belles contiennent de la broderie
> avec des petites fleurs colorées.
> Elles découpent, faufilent, cousent avec délicatesse
> et les aiment comme si elles s'aimaient elles-mêmes. [...]
> Il y a des femmes qui tuent leurs propres vagins.

Celso fait partie de la lignée de poètes du mal, comme Sade, Baudelaire, Rimbaud et Lautréamont, chez lesquels la littérature, comme le dit Bataille, est par principe coupable et parce qu'elle inorganique, on peut tout dire. Et dans la poésie de Celso de Alencar, l'invention est la clé.

DIOGO CARDOSO est diplômé en Lettres par l'Université de Sao Paulo. Dans la même institution, il poursuit un master dont la recherche repose sur l'œuvre de l'écrivain de l'état de Minas Gerais Aníbal M. Machado. Il est l'auteur du livre *Sem lugar a voz* (Pas de voix) (Dobradura editorial, 2016).



L'Itamaraty surréaliste, par Rodrigo Nardotto

UN HOMMAGE AUX POÈTES ET DIPLOMATES

ABHAY K.

BRASILIA*

"Entre les parallèles 15 et 20, autour d'un lac qui sera formé ;
une grande civilisation va réussir, et cela sera la Terre Promise".
(Dom Bosco, *Memorie Biografiche, XVI, 385-394)*

Brasilia est blanche jusqu'à la limite
Brasilia est pure rouge latérite
Brasilia est une voile diaphane de lumière qui s'agite.

Brasilia est une corde de perles à la nuit
Brasilia est un repas turc exotique dont on se réjouit
Brasilia est un serpent prêt à nous mordre recueilli.

Brasilia est une ville qui veut être cité
Brasilia est la géométrie surnaturelle exprimée
Brasilia est la ville invisible dont Italo Calvino s'est inspiré.

Brasilia est la prophétie d'un Don (Bosco)
Brasilia est un poème, à la pierre inscrits ses sons
Brasilia est une chanson de Carlos Drummond (de Andrade).

Brasilia est le diamant dans la couronne
Brasilia est un avion géant qu'au sol brouillonne
Brasilia est la ville submergée d'Amauri sans personne.

Brasilia est Clarice Lispector promenant somnambule sur l'eau
Brasilia est de l'açaí noir le gâteau
Brasilia est la perfection en brique et mortier clos.

Brasilia est un morceau d'une bavaroise galactique
Brasilia est une île de fantaisie dans un lac magnifique
Brasilia est un apéro Dominicain dans une nuit chic.

Brasilia est la dernière utopie
Brasilia est de Sylvia Plath la dystopie
Brasilia est le paysage d'une ectopie.

Brasilia est une oasis des oiseaux migrateurs
Brasilia est un oracle de mots d'esprit couvert
Brasilia est une page de Harry Potter.

Brasilia est un mirage oscillant dans le désert sablé
Brasilia est une vision pâle et aussi brouillée
Brasilia est un clou encore à marteler.

**Traduction: Ana Paula Arendt*

LA PROPHÉTIE DE BRASILIA

"Peu importe où vous habitez à Brasilia, la ville exhale le même air élégant de monotonie." — Simone de Beauvoir

Le 30 août 1883, Dom Bosco eut un rêve. Inscrit sur les murs de l'Ermida qui porte son nom, à Brasilia, il traduisit de la façon suivante:

> Entre les parallèles 15 et 20, il y avait un lit très étendu, qui partait d'un point où se formait un lac. Alors, une voix dit à plusieurs reprises, lorsqu'on creusera les mines, cachées au milieu de ces montagnes, il apparaîtra ici une grande civilisation, la terre promise, de laquelle jailliront du lait et du miel. Ce sera une richesse inconcevable!

En 1956, le président brésilien Juscelino Kubitschek annonça que la nouvelle capitale du Brésil serait construite à l'intérieur du pays, loin des deux premières capitales côtières -Salvador et Rio de Janeiro. Ce serait dans une région en grande partie dépeuplée dans l'état du Goiás entre les latitudes 15-20, comme prévu dans la prophétie de Dom Bosco.

Une compétition fut réalisée pour projeter la ville, remportée par Lucio Costa. Son design ressemblait à un avion, un papillon, un arc et une flèche, ainsi qu'une croix. Oscar Niemeyer reçut la responsabilité de projeter les bâtiments historiques de la ville, tandis que Athos Bulcão fut invité à rajouter des couleurs et arts décoratifs aux murs des édifices. La nouvelle capitale fut construite par les travailleurs migrants, environ soixante mille, principalement venus du nordeste du Brésil connus comme candangos (les pionniers). Brasilia fut inaugurée le 21 avril 1960 lors d'une grande fête.

J'ai atterri à Brasilia la première heure du 12 janvier 2016. La vue du sol encore du ciel couvrit mes yeux. Lorsque je me suis réveillé, Brasilia était toute blanche, au ciel bleu clair et aux nombreux arbres verts remplis d'oiseaux qui chantaient.

J'ai commencé à lire au sujet de Brasilia. Le premier récit littéraire de Brasilia que j'ai trouvé fut une chronique de Clarice Lispector. Cela m'a profondément touché.

Sa description imaginaire de Brasilia fut extraordinaire. Elle m'inspira pour écrire un poème sur Brasilia dans lequel la ville se présentait pour moi comme un ensemble d'images : une page de Harry Potter, un mets exquis turc, un avion au sol, un serpent enroulé prête à attaquer, un poème sculpté sur la pierre, entre autres. Je n'ai pas pu beaucoup écrire au sujet de Brasilia ces deux années me sentant heureux juste avec un poème. J'ai commencé un programme littéraire mensuel appelé Chá com Letras (Thé aux Lettres) à l'ambassade d'Inde invitant des poètes et écrivains du Brésil et d'Inde pour lire leurs travaux. J'ai beaucoup appris sur ce lieu en écoutant les poètes brésiliens et ai traduit leurs poèmes du portugais vers l'anglais.

Alors, tout d'un coup, en sentant que mon départ était imminent, j'ai commencé à m'inspirer pour écrire au sujet des principales références, des personnes et de la ville en général. Cela s'est intensifié avec la visite du Dr. L. Subramaniam, Kavita Krishnamurthi et Tanmoy Bose à Brasilia en février 2018 que j'ai emmenés pour faire un tour de ville. Les images ont commencé à découler dans ma tête les unes après les autres.

Le pont JK a commencé à apparaître comme des alliances gigantesques à moitié submergées, la Tour de TV comme une tour de contrôle aérien spécial surveillant les extraterrestres, le Musée National comme une navette spatiale perdue attendant un signe d'une autre galaxie et d'autres images délirantes. Chacun de ces passages dans cette collection apporte des images, des pensées,

des idées que vous, cher lecteur, pourrez trouver amusantes, folles ou même perturbantes. Ces petits poèmes représentent ma façon de rendre hommage à une ville qui est devenue mon chez-moi ces deux dernières années.

Que vous aimiez ou détestiez, Brasilia est unique et un délice pour le poète! Je vais emporter ces images de Brasilia avec moi où que je parte.

ABHAY K. est un poète diplomate indien. Il est l'auteur de deux mémoires et huit collections de poèmes comprenant A Sedução de Delhi. Son prochain livre inclut The Alphabets of Latin America. Il est l'éditeur de CAPITALS, Bloomsbury, des 100 Great Indian Poems et 100 More Great Indian Poems. Ses poèmes ont été publiés dans plus de deux douzaines de revues littéraires, comprenant Poetry Salzburg Review, Asia Literary Review, The Stony Thursday Book 2015, The Missing Slate, Eastlit, Gargoyle, The Caravan, Indian Literature et ont été traduites en irlandais, russe, italien et espagnol, slovène, portugais, mandarin et népalais. Son poème chanson traduit en trente langues et a été joué par l'orchestre Philarmonique du Théâtre National du Brésil. Il reçut le Prix Littéraire SAARC 2013. <www.abhayk.com>.

STEVE BODJONA

(Sans titre 1)

Partir sans jamais le faire
Être dans la brise de vent
Qui me caresse le visage
Dans la rosée du matin
Qui berce mon réveil
Dans le soupir
Qui soulage mon être

Partir sans jamais le faire
Habiter mes rêves
De nuits sans sommeil
Donner vie aux larmes
Qui me brûlent la joue
Être dans chaque pas
Qui toujours me rapproche de toi

Partir sans jamais le faire
Vivre par-delà le trépas
Museler ma pensée
Prisonnière de mon cœur
Qui ne sait se faire une raison
À l'heure venue
Du blanc linceul

(sem título 2)

De mon cœur sanglotant
J'éponge les larmes
Brûlées par les flammes
Venues de partout, de toi, cinglant

Charmante diablesse
Trouvée dans la rue un soir
L'âme en détresse
À ton innocence je voulus croire
Peine perdue ce n'était que gageur
Le temps de le savoir, je t'accordais toute faveur

De doute, je ne fus point envahi
Bien que de tes actes, j'étais souvent ébahi
Je voyais sûrement moins qu'un aveugle
Alors que de la vie tu ne respectais aucune règle
Ô, mon Dieu pourquoi le cœur trahit-il autant
Et malgré notre bonne foi nous laisse parfois perdant

Devrais-je à jamais fuir l'amour
Chaque fois qu'à l'appel de mon cœur, j'accours
Devrais-je me méfier du bonheur
Lorsque souriant, il se présente à moi, en chaleur
Avec la peur de voir, du jour, le beau
À minuit, se muer en fardeau
Maudit suis-je de mes rêves stériles
Nourri par mes pensées trop fertiles

Non, oh, non!
De personne je n'implore le pardon
De nulle part je n'espère de compassion
Tout est en moi, à moi l'action
N'en déplaise aux esprits avertis
Dans la geôle des cœurs, je me jetterai à midi

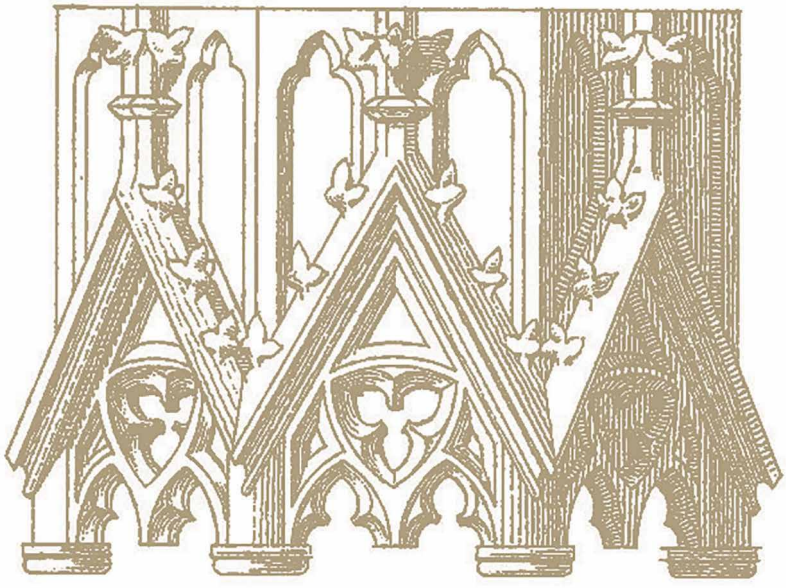
STEVE BODJONA est né à Aneho le 21 septembre 1982. Après son diplôme en Droit public, il débute en 2008 sa carrière comme diplomate, couronné par deux années de formation diplomatique à l'École Nationale d'Administration de Lomé. Il a servi au Japon de 2010 à 2016, où il a été à la tête de l'ambassade du Togo à Tokyo. Il s'est révélé au public japonais en 2012 dans une anthologie de poche intitulée Kbu au beru (Voile d'espoir) et au public togolais en 2013 dans un manuel de Droit (Relever le défi du droit) et un recueil de poèmes (De cœurs en cœur). Il est l'organisateur de la Foire Internationale du Livre à Lomé, dont la première édition s'est tenue du 10 au 13 novembre 2017. Il préside également le Club Littéraire qui regroupe des jeunes écrivains et bibliophiles pour promouvoir la littérature togolaise. D'autres œuvres publiées : Mousou (Rêveries), Poésie, Tokyo, 2013; Salves d'Afrique, Poésie, Éditions Continents, Lomé, 2013; D'un Cœur d'enfant, Poésie, Éditions Edilivre, Paris, 2014; L'odyssée ou Le Journal d'un Migrant, nouvelle, Éditions Edilivre, Paris, 2014; La valse des diplomates, Poésie, Éditions Continents, Lomé, 2014; Hymne à la nation, Poésie, Éditions Continents, Lomé, 2014; Les ronces de l'amour, nouvelle, éditions Continents, Lomé, 2014; Oremus, Poésie et maximes, éditions Continents, Lomé, 2015; Des larmes au crépuscule, Roman, éditions Awoudy, Lomé, 2016; Le japon que chante mon cœur, Essai, Tokyo, 2013; Les odes de l'evalou, Poésie, Lomé, 2016; Politique étrangère du Togo: une décennie d'offensive diplomatique, Essai, éditions Continents, Lomé, 2017.

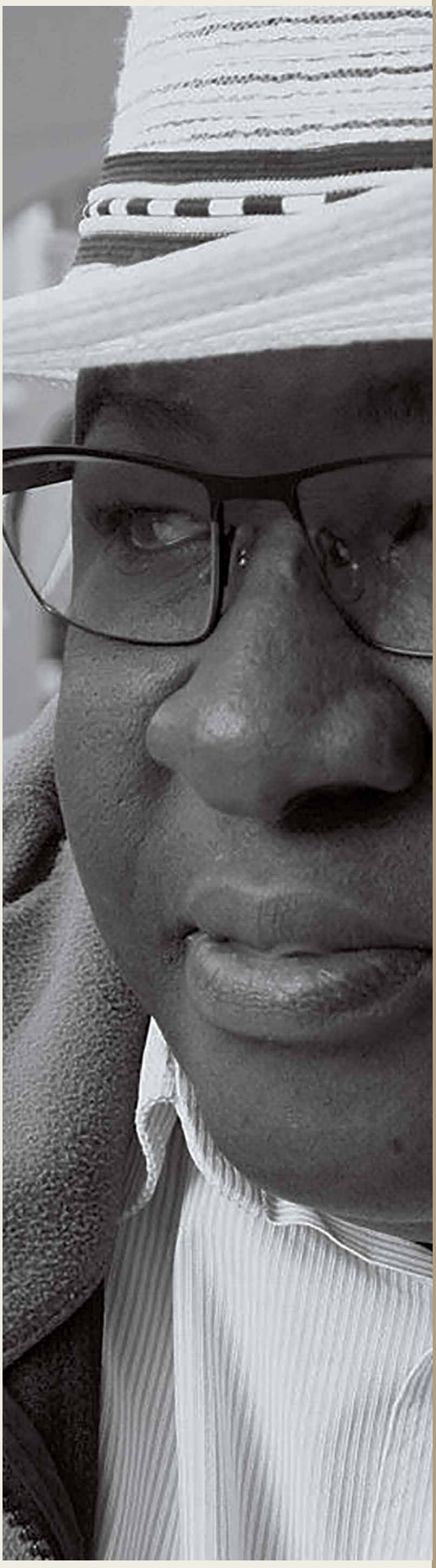
ROBERTO MEDINA

LA RENCONTRE DU MOT POÉTIQUE

La Poésie est également l'art de la rencontre. La rencontre au plus profond des créatures : lumière, ombres et demi-tons. La culture et l'homme y sont imprégnés, en faisant retentir les traditions. En particulier, le poétique se laisse vibrer depuis des milliers d'années, dans la tentative de débloquer l'être humain dans ses avancées et contradictions, c'est-à-dire le désir visible. Concernant les interactions artistiques, il y a un évènement pluri-vocalique Chá com Letras (Thé aux Lettres), organisé par l'ambassade d'Inde, au Brésil, où sont mises en scène les lettres brésiliennes dans des dialogues et autres arts. Une autre expérience réussie est la traduction de The Prophecy of Brasilia, dans laquelle l'acte de traduction traverse la vision étrangère de Abhay K. kumar dans terra brasilis. Dans cette compilation, on y expose des monuments et des vies mobiles de cette partie du Brésil, tout comme la vocation cosmopolite de la Capitale Fédérale du Brésil. On peut affirmer que l'espace paradoxal est palpitant et mobile. Les poèmes font des coupures d'une possible totalité des réalités disparates qui composent la réalité du cerrado brésilien. Le mot poétique ouvre certaines nuances, dont d'autres s'en échappent".

ROBERTO MEDINA est écrivain, critique, traducteur, chercheur en littérature comparée – Université de Brasilia (UnB), professeur de troisième cycle en direction du théâtre (Collège des arts Dulcina de Moraes / Fondation brésilienne de Théâtre) et de Photographie Comme Support d'Image (Espace f / 508 de Photographie), Brasilia, District fédéral.





ENTREVISTA

KANGNI ALEM

KANGNI ALEM est un homme de lettres, écrivain, traducteur et critique littéraire togolais né à Lomé en 1966. Également dramaturge et metteur en scène, il est diplômé en sémiologie théâtrale, docteur en Littératures française, francophone et comparée à l'Université Bordeaux III. Il a fondé en 1989 la Compagnie " Atelier Théâtre de Lomé ". En 2003, il a reçu le Grand Prix littéraire d'Afrique Noire, pour son ouvrage Cola Cola Jazz. Aussi sherpa du Président de la République du Togo, il est auteur de plus d'une vingtaine de livres très connus en Afrique, et nous parle de ses deux œuvres qui s'adressent au Brésil.

ARENDT. *Monsieur Alem, merci d'avoir accepté de nous accorder cette interview. J'ai eu la merveilleuse occasion de lire deux de vos livres, l'œuvre " Esclaves " et votre livre le plus récent, " Les enfants du Brésil " à la sortie de laquelle notre Ambassadeur brésilien, Antonio Carlos de Salles Menezes, a eu l'honneur de faire un discours, sous l'invitation de l'Ambassadeur de l'Union européenne, Monsieur Nicolas Berlanga-Martinez. Dans les deux cas, le sentiment d'héritage est très fort dans votre écriture. Quelles sont, de votre point de vue, les liaisons les plus fortes qui restent encore entre nos cultures brésilienne et togolaise ?*

ALEM. Ce qui m'intéressait dans les deux livres sur le Brésil était l'exploration de la mémoire du Brésil chez les descendants d'anciens esclaves revenus du Brésil et installés dans le golfe de Guinée, pour beaucoup. J'ai essayé de décrire dans Les enfants du Brésil le sentiment de classe qui existe dans la communauté dite afro-brésilienne. Ce qui reste du Brésil chez eux est à la fois mythique et fictif, car la réalité culturelle dans laquelle ils vivent est plus togolaise, béninoise, ghanéenne que brésilienne. Le Brésil est un souvenir lointain, mais un joli souvenir qui crée des liens entre les Afro-Brésiliens.

ARENDT. *D'après vous. Quelle est la fonction de l'écrivain ? La littérature doit-elle avoir une fonction sociale ? Ou sa liberté d'expression inhérente ne comporte-t-elle pas cette idée ?*

ALEM. Après plusieurs années d'écriture, et plusieurs engagements citoyens, je ne sais plus comment répondre à cette question. Tout texte a plusieurs fonctions, et la fonction sociale n'est qu'une variante du texte littéraire. En Afrique, nos lecteurs ont tendance à croire que nous sommes des journalistes ou des leaders d'opinion. Je crois qu'il faut laisser à chaque écrivain le droit de faire ses propres expériences. Ce qu'on appelle la liberté d'expression chez un écrivain peut être simplement l'expression d'une vision personnelle du monde, susceptible de choquer le sens commun ou de le flatter. Les écrivains sont souvent des gens qui aiment décevoir les attentes populaires, et souvent il y a aussi cette vérité simple de l'écriture elle-même qui fait que l'intention réelle du texte peut échapper à son créateur. La littérature a certainement une fonction dialectique.

ARENDT. *Monsieur Alem, moi, j'écris par nécessité, pour remplir un certain espace vide que la vie a fait en moi. Mais vous m'avez parlé d'écrire avec passion. Vraiment, votre écriture est géniale, et vos belles constructions des lieux, des personnages, des scénarii saisissent le lecteur jusqu'à la fin, afin de profiter de ce voyage. Quand on lit, c'est comme être au même lieu dont l'œuvre parle, c'est comme avoir les mêmes sensations que le personnage. Comment êtes-vous arrivé à cette maîtrise des mots ? Et comment est-ce que vous vous sentez quand vous écrivez ?*

ALEM. Je m'explique davantage sur la notion de passion en littérature. C'est un mythe personnel, la seule justification que je trouve à l'acte d'écrire. Écrire est fatigant dans nos pays africains, souvent l'écrivain est juste une icône, mais il n'y a même pas dix mille lecteurs qui achètent ses livres. Je ne sais pas si c'est le cas au Brésil également, mais je pense que pour un jeune auteur au Togo, pour être écrivain pendant toute une vie, il faut avoir la passion des choses de l'esprit, et des grands textes littéraires. Sinon, on abandonne très vite. La passion, c'est surtout l'idée que la littérature se nourrit de la littérature, et que l'écrivain doit se sentir comme un alchimiste qui expérimente des produits nouveaux dans son laboratoire. La maîtrise des mots, je ne sais pas, j'écris en français, une langue que je dois forcer à dire ce que je pense. Cela demande un amour pour la langue, et un travail pour que le mot français dise exactement ce que je veux dire. Je me sens comme un métis linguistique lorsque j'écris.

ARENDT. *Quand on voyage ailleurs, on porte en soi son pays ? Quand vous écrivez sur TiBrava, et quand votre personnage est au milieu du Brésil, dans " Les Enfants du Brésil ", c'est l'esprit de votre enfance, ce lieu superbe ? Quels sont les territoires littéraires intéressants, quels sont les lieux mouillés de vos mémoires de conteur nomade ?*

ALEM. TiBrava est un territoire littéraire que tout le monde croit réel. La manière dont je décris le territoire produit donc un effet de réel. Mais c'est une mosaïque, une sorte de partition musicale avec moi comme chef d'orchestre, et le lecteur comme le groupe de musiciens que je dirige. J'aime faire croire au lecteur que le lieu est réel. Mais pour paraphraser Spinoza, le concept de chien n'aboie pas, donc un nom de lieu peut être juste une fausse piste pour faire plaisir au lecteur, qui apporte soudain sa couleur, sa tonalité à la partition. Mais un lieu, ça peut disparaître, et moi je parle beaucoup de lieux réels qui ont disparu, je les fais renaître à la vie dans le temps de la fiction. Par exemple, le cinéma Cosmos à Rio a disparu, mais il renaît dans mon roman Les enfants du Brésil, car le temps du livre est un temps suspendu. Je voyage beaucoup, et je fais beaucoup de carnets de voyage, mais lorsque je retourne sur les traces de ma mémoire, je prends la peine de recréer le territoire avec des morceaux divers d'impressions. Les territoires littéraires intéressants sont peut-être ceux que la mémoire reconstitue. Les territoires de l'enfance sont souvent les plus riches chez un créateur.

"Décidément, la rivalité religieuse entre les trois grandes villes historiques du Brésil était une affaire à prendre au sérieux. Macumba à Rio, shango à Recife et candomblé à Bahia, les mots étaient porteurs d'un rapport au monde différent à chaque fois, et d'une mise en scène de soi en conformité avec les désirs que chacun de mes interlocuteurs portait en lui.

Toutes les lectures que j'avais faites avant mon voyage brésilien confirmaient mes découvertes. Oui, les tiraillements des Noirs du Brésil entre diverses cultures

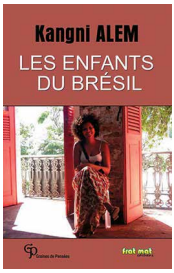
expliquent bien l'importance qu'ils accordent à leur relation avec l'idée d'Afrique, ce territoire où sont restés les esprits des dieux, les orishas, qu'il s'agit de faire revenir dans les terreiros, à chaque culte, par la tête, le corps des fils et filles de saints du candomblé, du shango ou du macumba. D'où l'importance de ces lieux traditionnels à l'intérieur des villes modernes. J'avais l'intention, à Bahia, de visiter un de ces terreiros, lieux mythiques qui disent la mémoire de la débâcle des royaumes africains, le lien avec l'histoire de l'arrivée des captifs dans le Nouveau Monde, l'acceptation de la nouvelle donne sociale, ainsi que celle du changement dans la continuité. Car pour moi l'Africain débarquant de TiBrava, il y avait cette certitude que les Noirs du Brésil n'étaient plus des Africains, mais des Afro-brésiliens, exactement comme les Noirs d'Amérique sont des Africains-Américains, et comme ceux de ma communauté afro-brésilienne au pays sont des Africains qui se la jouent en ramenant chaque fois à la surface l'histoire glorifiée de leurs ancêtres vendus en esclavage dans les Amériques et revenus soi-disant par amour, nostalgie de la terre des origines, alors que l'histoire peut parfois se révéler plus prosaïque qu'on ne le croit. (…)

Mais de quelle Afrique s'estiment-elles les légataires authentiques, ne pus-je m'empêcher de lui demander, quand on sait que le paradigme africain homogène lui-même n'existe pas ? Que des Minas et des Fons déportés de TiBrava ou du Danhomé sont devenus Yorubas au Brésil, en s'adonnant à des pratiques religieuses qui n'étaient pas les leurs dans leurs nations d'origine. Júnior s'emporte, il s'en fout que les experts dénombrent quarante-cinq voire cinquante Afriques différentes, seule lui importe le trait commun à toutes ces célébrations, à tous ces discours sur l'Afrique, le partage de la même spiritualité, celle-là bel et bien africaine.

Je m'incline, d'ailleurs avais-je le choix ? Que Jorge m'explique qu'il lui arrive de se servir du discours animiste africain comme méthode de reconstruction sociale des jeunes Brésiliens d'ascendance africaine, pourquoi pas, surtout que je n'avais rien d'autre à lui proposer. Oui, pourquoi pas, au lieu de laisser vagabonder ces âmes mortes dans un pays où les guettent la déstructuration sociale, le chômage et l'appât du gain facile, pourquoi ne pas leur proposer d'exhiber une fierté de l'Afrique, celle de leurs ancêtres qui étaient rois et princes du Danhomé, Askia de Tombouctou et Alafin d'Oyo ?[1]"

ARENDT. *Vous m'avez parlé de votre expérience au Brésil, de quand on vous a fait un reproche en disant que vous ne voyiez pas la couleur de la peau des gens. À cette occasion, vous avez même été questionné sur votre " africanité " par les activistes brésiliens. Je présente mes excuses pour ça, et bien sûr que c'est amusant. En même temps, je comprends que le peuple brésilien a une expérience différente des Togolais, car même si Machado de Assis était métis au XIX siècle, le Brésil jusqu'à aujourd'hui n'a pas encore eu un Président noir. Il y a rarement des gens noirs au gouvernement, dans de grandes entreprises, à la télé et nous n'avons eu qu'un seul ministre noir à la Cour Suprême du Brésil. Cependant, la population est composée à plus de 50 % de noirs. Alors ça agace les gens. De votre point de vue, qu'est-ce qu'on peut faire pour réparer cette situation ? La littérature peut-elle être un espace plus libre à occuper, comme effectivement on a fait à la FLIP 2017, à Paraty ?*

ALEM. Le Brésil est un pays de paradoxe, comme les États-Unis d'Amérique. Le Noir est un homme invisible, malgré sa présence massive et son



[1] *Kangni Alem, " Les Enfants du Brésil ". Les Éditions Graines de Pensées, Lomé, 2017, 200p. Trecho de tradução de A. P. Arendt.*

rôle dans la construction de la richesse du pays. Tout ce que vous dites est vrai, la politique est dominée par les Blancs. Le Brésil aurait peut-être besoin d'une véritable révolution des droits civiques. Sinon, rassurez-vous, j'ai bel et bien vu l'inégalité même dans le métissage brésilien. Je ne sais quel rôle peut jouer la littérature dans l'évolution des choses, mais j'ai eu le sentiment que musicalement les Noirs ont imposé leurs rythmes à la vision musicale du pays. Je peux me tromper. Un jour, le Brésil noir finira par faire sa révolution politique, grâce à l'accumulation des capitaux, puisque c'est cela la solution si le mouvement des droits civiques échouait. Mais les superstructures du Brésil sont tellement corrompues que le désespoir du peuple ne me surprend pas.

ARENDT. *Il y a des extraits très forts dans votre livre " Esclaves ". Nous connaissons l'esclavage surtout à travers les livres scolaires, les réflexions anthropologiques, peut-être dans quelques films, mais rarement on rencontre ce récit dans les détails, riche de sentiments de la perspective de celui qui l'a vécu. Avec votre permission je reproduis ici. D'où et de quelles expériences vous avez cherché l'inspiration pour écrire si bien ?*

ALEM. Je vous remercie. J'ai fait un choix précis pour écrire Esclaves : mélanger la fiction à l'histoire, inventer ce que je ne trouvais pas dans les archives. Le plus difficile pour moi a été de me projeter dans la mentalité du 19e siècle, comment vivaient les gens dans le royaume d'Abomey, de petites gens dominées par les notables de la religion vodou. Les comportements et les manières de penser de l'époque, tel que les historiens en parlent, m'ont guidé. L'inspiration vient de l'histoire, mais après il y a une composition, comme lorsqu'on crée un rôle au théâtre. J'ai beaucoup pris du plaisir par exemple à inventer les comportements féminins face au pouvoir des hommes pendant la période de l'esclavage, avec les amazones, ces femmes soldats, et les femmes esclaves dans les maisons des maîtres au Brésil; ce sont des sentiments humains qui me semblent éternellement guidés par le goût de la liberté personnelle face aux règles et du pouvoir. La fiction historique n'a pas peur d'inventer ce qu'il faut pour que la narration soit riche de détails sur la complexité de l'âme humaine.

"Il se leva, titubant. Les amazones étaient parties et le soleil était de retour. Les mouches aussi, lesquelles bourdonnaient déjà autour du corps sans tête de celle qui déjà n'était plus son épouse. Une masse sans tête toujours suspendue aux poutres. Il cria plus fort de douleur, ses narines dégoulinant de morve comme un nourrisson abandonné. Il cria et chanta à son tour, des longues malédictions contre les commanditaires de ce crime qui l'abaissait au rang d'une hyène ramasseuse de dépouille, cependant qu'il détachait le cadavre de la jeune femme, et s'apprêtait à l'enterrer avec la tête décapitée, selon le rituel réservé aux morts violentes.

Soudain, il s'arrêta. Non, pourquoi l'enterrer ? Selon quels rituels ? Un monde venait de s'effondrer, avec ses rituels et ses certitudes, pourquoi faire semblant !? Il ne pouvait plus se leurrer. Partir à la recherche du reste de sa famille emportée en esclavage, oui, mais revenir sur ces terres où les puissants, comme des dieux, provoquaient la mort des innocents, cela ne se pouvait plus. Et continuer à respecter les formes et les règles non plus. L'idée qu'il avait assez perdu du temps le secoua. Que la vie de ses enfants et de ses deux autres femmes, ces dernières plus dociles et fidèles que la décapitée, que leur vie était peut-être en danger grave… il fallait partir à leur recherche. Ces derniers temps, à cause de la surveillance des eaux du Danhomé par les bateaux anglais, il savait où l'on menait de plus en plus

les esclaves capturés à Gléhué ou dans les environs : à Porto Seguro, un village des Guin-Mina, autres vendeurs d'esclaves venus d'Accra s'installer sur les terres des Aja. De Gléhué à Porto Seguro, il fallait quatre jours de marche à un homme bien constitué.

Brûler les mouches, brûler les rituels. Que les dieux me pardonnent, dit-il, puis les premières flammes de l'incendie qu'il alluma de sa propre main léchèrent la paille de la toiture de la case. Il tourna le dos aux flammes et s'enfonça dans la végétation.[2]"

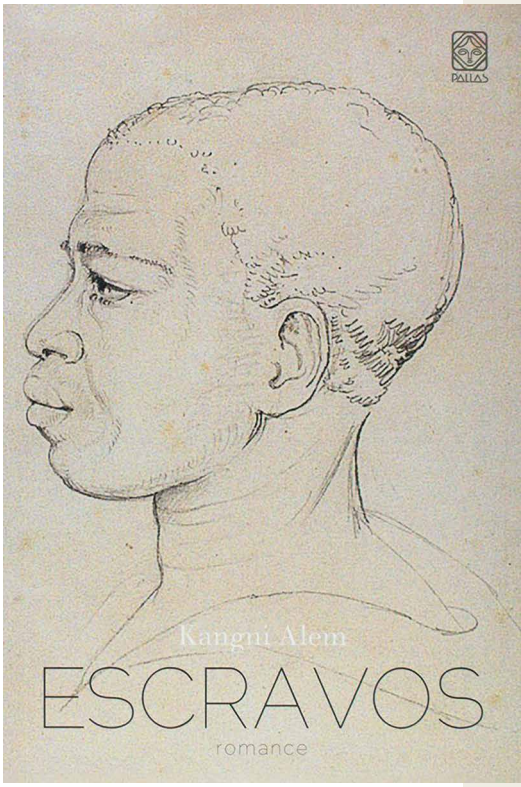
ARENDT. *Est-ce que vous pourriez parler de vos autres œuvres, pour lesquelles vous aussi avez gagné des prix importants en Afrique, et qui aussi sont devenues célèbres à Paris ? Je souligne que Coca Cola Jazz a gagné le Grand Prix littéraire d'Afrique Noire 2003, et que vous avez aussi publié plusieurs œuvres de théâtre dans les années 1990.*

ALEM. Dans l'ensemble, j'ai commencé à écrire des pièces de théâtre à mes débuts en 1989, puisque j'étais comédien et metteur en scène. Après, j'ai commencé à écrire des nouvelles, les premières ont été publiées à Paris chez l'éditeur Revue Noire, ensuite chez Gallimard. Je suis arrivé au roman en 2002. Et depuis, je continue à écrire dans les trois genres. Je réserve les essais pour mes travaux d'universitaire.

ARENDT. *Et pour le futur ? Vous m'avez déjà dit que vous travaillez sur un roman pour le publier dans deux années environ.*

ALEM. Oui, je travaille sur un nouveau roman, mais je n'aime pas trop parler de ce que j'écris. Tout juste je peux indiquer que cela porte sur le phénomène de Boko Haram au Nigeria.

[2] *"Esclaves", de Kangni Alem, p. 91-92. Trecho traduzido por A. P. Arendt. (No Brasil temos a edição "Escravos", Editora Pallas, 2011, 258p.)*



ARENDT. *Monsieur Alem, vous m'avez aussi raconté votre joie lorsque vous avez rencontré une amie qui vous a dit avoir vu votre livre à Paris, et de sa fierté d'avoir acheté une œuvre de son compatriote. Je suppose que c'est un épanouissement sans doute pour un auteur. Quels mots laissez-vous à la génération des écrivains qui commence tout juste à écrire, comme motivation pour arriver à cette joie ?*

ALEM. L'art est long et la vie est courte. Il faut écrire sans arrière-pensée de plaire, mais avec le sentiment qu'on participe à une tradition de la littérature.

ARENDT. *Merci, mon cher Kangni Alem, pour votre talent, et surtout pour votre avis très riche sur la vie, sur la littérature, sur ce qui est être merveilleusement africain.*

POÈMES LATINO-AMÉRICAINS

À LA PREMIÈRE FOIRE INTERNATIONALE DU LIVRE DE LOMÉ

AUREA DOMENECH

CERTIDUME

Les oiseaux à l'extérieur de la cage, les garçons à l'école du sage;
Les organiques sur la table d'été; les fruits de la beauté;
Les mers dépolluées fournies; les jeunes hommes déjà partis.
Chaises longues de blancs signes; les fruits bleus des vignes.

Les femmes sont bienvenues, bienvenus les écologistes.
De bienveillants hommes saints et le pardon déjà pour autant de gens.

Dans la caravane de l'amour, des maisons de toutes couleurs font le tour.
Les oiseaux chanteurs; la chute des météores.
Les papillons de la saison et les tons verts du lierre.
Le soleil à grande beauté, et ses câlins du pré-été.

Tes poissons et tes coquillages éparpillés sur mes oreillers.
Le perroquet, son sifflet, et la veille d'un certain été.

Les musées récupérés de ses débris; les garçons instruits;
Le retour du beau sublime; les artisanes de l'osier raffinent,
Les filles dans de belles brodées; les huiles très bien peintes à la soirée.
De la vertu, la fluidité désormais, le retour du bon Portugais.

Les artistes, mon ami, les vrais! Bienvenue à ceux qui répandent la paix.
Des bienveillants hommes saints et le pardon déjà pour autant de gens.

La brise tiède sur le coin; les filles les plus blagueuses à l'instant.
Les bons, gentils enfants, jouent sans être violents.
Chantez pour la joie qu'emporte la magie de la vie quotidienne.
L'aube dans la maison en retard, entre les jasmins et le nard.

Les pacifistes armés de courage et d'audace.
Ton baiser, ton portrait et toute la poésie qu'on fait.

**Traduction: Ana Paula Arendt/Antônio Carlos de Salles Menezes*

AUREA DOMENECH est née et a grandi à Rio de Janeiro, au Brésil. En plus d'être poète, elle est plasticienne, traductrice et avocate. Elle a participé comme artiste à des expositions dans le monde entier, notamment à l'église Great Mary's Church, à l'église de l'université de Cambridge au Royaume-Uni avec ses œuvres sur Aleijadinho, le maître sculpteur brésilien. Elle est l'auteure de Curto Tempo (*Temps court*) (Editora Prol, 1983), O Pescador de Sombras (*Le pêcheur d'ombres*) (Editora Achiamé, 1989), Tempestades de Areia *(Tempêtes de Sable*) (Editora 7Letras, 2016) et Memórias na Chuva (*Mémoires sous la Pluie*) (Editora 7Letras, 2017). Aussi petite-nièce de Salvador Dalí.

GASTÓN SIRONI

ARCHIVE DE MÉMOIRE*

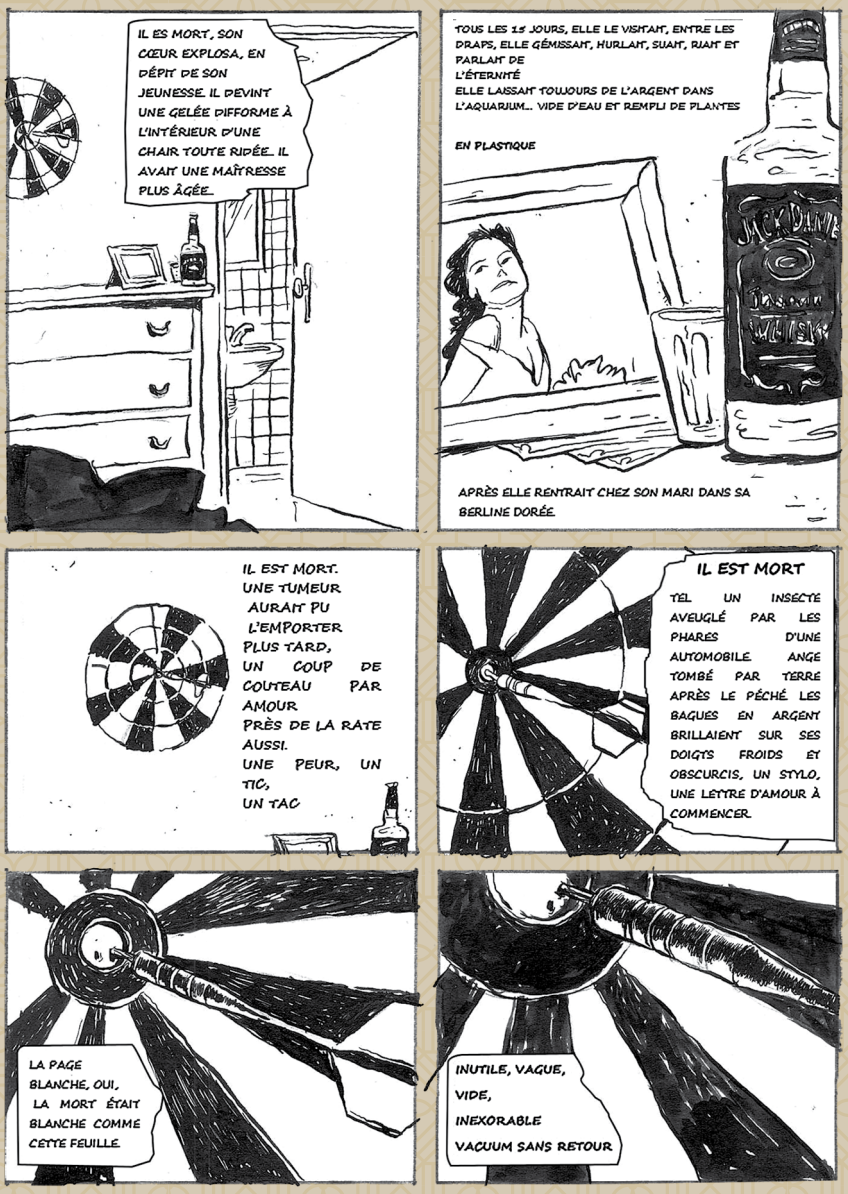
Ici la mémoire est affichée: registrez /archivez / souvenez.
À côté de ce patio en pierre: / cabildo / pierre à la pierre d'esclave indien / muscle douloureux / langue du silence.
Devant cette cour: cathédrale / mensonge / mensonge de miséricorde / misère / mensonge aux misérables.
Chaque année, le garçon rêve / ne plus marcher avec la marche et sa casquette.
Chaque année ils sonnent dans la cour / poèmes ponctués par des cloches / invasives telles les alarmes / patrouilles en établissement.
Ici, la mémoire est affichée. / Archiver c'est être prudent, l'être deux temps / économiser pour le futur, ou le laisser / irrémédiablement / dans le passé.
Ceci est l'archive de la mémoire / ceci est la scène et ceci / le scénario /
ici les Indiens et les Indiennes pleurent/
ici ils pleurent sans langue et sans langage. / Ici
le comechingón a laissé sa part / ici le Noir est mort dans l'abîme / anonyme / en échafaudage d'église prétentieuse, dans les égouts de Cologne. Et ils ont disparu.
Indiens disparus
noirs disparus
enfants disparus
pauvres disparus
Ici est affichée la mémoire, / en triple frontière: Fichier, Cabildo, Église / prétentieuse. Dieu ici est devenu silencieux / silence que firent les fonctionnaires / silence de votre maman / le voisin de la place publique / si tendre avec les plantes / ta propre bouche, moi.
Ici la mémoire est affichée: registrez /archivez / souvenez.

**Traduction: Ana Paula Arendt*

GASTÓN SIRONI (Córdoba, Argentine, 1967) Écrivain et traducteur, dirige le Fonds d'étanchéité du vent (www.vientodefondo.com), avec lequel il a obtenu trois fois le Prix Alberto Burnichón pour le meilleur livre publié à Cordoba. Il a publié " Fond Noir " (histoires, artiste de montage boîte en bois et bronze, ainsi que des gravures de Carlos Peiteado, deuxième édition Alcyone, Cordoba, 2003, traduit en français et publié au Canada, " Noirs horizons ", ", Les éditions de L'Instant Même, Québec, 2012), " Traité des Vents " (poésie), " Maintenant / ne me recherche pas dans le froid " (poésie et chansons, livre-album, Viento de Fondo, 2009, élu disque du mois pour Disco club Buenos Aires) et " Embarquer " (poésie, à côté de Rodrigo Fierro, film-livre, Fonds éolien, 2015). Il a traduit Mark Twain, Marguerite Duras, Arnaldo Antunes, Francis Scott Fitzgerald, Antoine de Saint-Exupéry, Paul Valéry, Jean Cocteau, Edmond Jabès, Bernard-Marie Koltès et Amossé Mucavele, entre autres. Il est l'un des organisateurs du Festival international de Poésie de Cordoba, en Argentine www.festivaldepoesiacba.com.ar).

JOSÉ CARLOS VIEIRA

Traduction: Ana Paula Arendt/Georges Lopes



JOSÉ CARLOS VIEIRA est journaliste, aussi diplômé en audiovisuel et publicité à l'Université de Brasilia. Ayant publié 12 livres, il est l'éditeur primé du Correio Braziliense, l'un des plus anciens journaux papier au Brésil. Il est aussi compositeur, chroniqueur et activiste pour un journalisme plus humaniste.

AUJOURD'HUI JE MORDS LA BRUME

Aujourd'hui je mords
des souvenirs ,
des fantômes profonds

Aujourd'hui je caresse
l'écho qui traverse mes os
Aujourd'hui j'envahis le silence
et je sens la rumeur
qui bat le mot, et je manque
d'air pur et nocturne de
mes montagnes blanches.

Aujourd'hui, aujourd'hui je
me perds dans les rêves dorés
qui deviennent brume.

SOUDAINEMENT VINT LA NUIT*

Tout d'un coup se fit la nuit
et l'eau qui coule est rouge
cependant elle est sèche.
L'air qu'on respire
est poussière recouvrant le ciel.

Subitement vint la nuit
la nuit dense
emballant les corps perdus,
bruyamment blessant
le matin claire.

C'est la nuit, tout d'un coup,
et le grand oiseau arrose
des plumes dans l'air.

**Traduction: Ana Paula Arendt*

KORI BOLIVIA est née à La Paz, Bolivie, et elle vit au Brésil depuis 1976. En 1974, elle a commencé à publier sa poésie dans les journaux boliviens et après dans les journaux brésiliens, a participé à plusieurs conférences sur la littérature bolivienne, langue portugaise et langue espagnole dans sept pays, ayant assisté au troisième Congrès International de la langue à Rosario, Argentine, invitée par l'Académie Royale de la Langue. Elle a publié sept livres de poésie, dont une traduction a même été publiée dans un Bulletin des Nations Unies. Sa poésie est présente dans plusieurs anthologies ainsi que dans des dictionnaires de littérature. Fondatrice de l'Union Bolivienne des Écrivains, Membre de la Société des Écrivains de la Bolivie, Membre de l'ANE (Association Nationale des Écrivains du Brésil) dont elle a été présidente (20013- 20015), Membre de l'Union Brésilienne d'Écrivains, et aussi élue au fauteuil n ° 37 de l'Académie de Lettres du Brésil, dont elle est actuellement Secrétaire Générale (Brasilia). Elle a reçu le Diplôme d'Ambassadeur Universel de la Culture, en 2016.

PLANTER DES ROSES DANS LA BARBARIE*

"Les lumières des contumaces se dissolvent dans les dialectes, mélangent les multiplicités épidermiques dans les pensées mouvantes, architecture clignotante des jouets chaotiques ___ vie incontrôlable ___ le PLONGEUR est la finitude du temps infini et avec le cri de l'émasculation causé par la morsure de l'animal, il sculpte la raréfaction de la pierre, il agite le sphinx verbal, fait de la folie le trou du monde, creuse la décharge du vide, SE BIFURQUE dans le soulèvement de l'exil, passe à travers la profane-rapacité de la voix, il se distancie de lui-même, traduit l'illisible dans le passage desséché de l'esprit, devient un diagramme hystérique, avance dans la tendance non allumée de la bouche, intensifie la vision en tissant la cavité de l'oubli, il se rend aveugle en éclatant le réel, fait intervalle à la lumière avec le miroir de Tarkovski, stimule le monde à se contredire dans les aboiements orphiques! Match infini de chances dans le frappement extraterrestre des centres de gravité (le poème n'achève jamais son crime)..."

**Traduction: Ana Paula Arendt*

LUÍS SERGUILHA est né à Vila Nova de Famalicão, au Portugal, en 1966. Poète, critique et essayiste, auteur de plusieurs œuvres de poésies et d'essais. Il a reçu des prix de littérature et de poésie, l'un des grands noms de la poésie portugaise aujourd'hui. Il a participé à des conférences internationales d'art et de littérature. Quelques-uns de ses livres : Embarcações (2004); A singradura do capinador (2005); Hangares do vendaval (2007); As processionárias (2008); Roberto Piva e Francisco dos Santos: na sacralidade do deserto, na autofagia idiomática-pictórica; no êxtase místico e na violent...a condição humana (2008); KORSO (2010); KOA'E (2011); Khamsin-Morteratsch (2011); KALAHARI (2013), en éditions portugaises et brésiliennes.

PAS D'OMBRES *(FRAGMENT DU POÈME)*

(…)
La limite commence en nous
et disparaît dans l'obscurité.
Allume la lumière :
la disparition est la fin de nous.

Sois préparé pour l'horreur.

Sois sûr qu'il n'y a pas de préparation pour l'horreur,
sauf si tu es un salopard
(et tu en as bien le droit, je me corrige,
d'ainsi résister à la terreur).

Ne soyons pas funestes dans ces temps tièdes,
dans lesquels on décide avec acharnement à ne pas mourir
(et alors nous serons heureux,
bien qu'inévitablement salopards, pour y arriver).

Des temps où, il nous semble, des riches et des pauvres,
pouvons-nous attendre que cela ne passe
dans la quasi-certitude, de survivre
(les faibles qui ne l'ont pas assez jugé rendent visite à des psys),
et dans lesquels le poids de la vie
est resté dans le débarras, chez nous,
où l'on ne reviendra que le lendemain (inévitablement déprimés).
Peut-être pour la fin tragique il ne nous
manque encore des pas si grands,
et éviter de tomber, sa conséquence ne soit une douleur indue.
Si la question de la lumière
n'est pas celle d'empêcher le désastre, profite
(de ce qui apporte la lumière
où les bois de l'élan ramifient éternellement
en vert, bleu, jaune et rouge,
un à la fois ou toutes en même temps.

Ce n'est pas du sadisme de ma part.
Le monde en sera meilleur.)

WELLINGTON MÜLLER BUJOKAS, brésilien, est licencié en journalisme de l'Université Fédérale du Paraná. Aussi diplomate, traducteur et poète, il a suivi des missions dans les Ambassades du Brésil à Astana et Moscou. Il a publié, en 2012, le livre Estudos chez la Travessa dos Editores.

Itamaraty, par José Maciel

Itamarati, par Denis Cavalcanti

FLÁVIO FÉLIX

LA PROFESSEURE

Il y a un endroit
Où les murs
Sont invisibles
Où l'on voit seulement
Une rivière noire
Qui suit
Une surface sensible
Si doucement légère
Comme le pétale
D'une fleur
Où la brise fait glisser
Des gouttelettes de rosée
Qui peut-être sont tombées
Du lumineux air bleu
De deux petits morceaux
Du ciel
Où l'on arrive par un chemin
Formé de nuages blancs
Encadré par le vent
D'éclat de diamants
Sur les roses rouges
C'est un lieu où l'on va
Pour le cours de français
C'est la place des lettres
C'est le temple de la belle
C'est la salle, moi, le livre
C'est la professeure.

LE POÈME

Le poème La Professeure est un hommage à toutes les professeures du monde. Les vers de ce texte sont une idéalisation où des éléments physiques de la nature sont associés aux caractéristiques physiques du visage d´une professeure. La rivière noire décrit les cheveux de la professeure idéalisée. Le pétale d'une fleur est une référence à son visage. Le chemin de nuages blancs est son sourire. Le vent d'éclat de diamants sur les roses rouges représente ses lèvres. L'endroit poétique est la professeure!

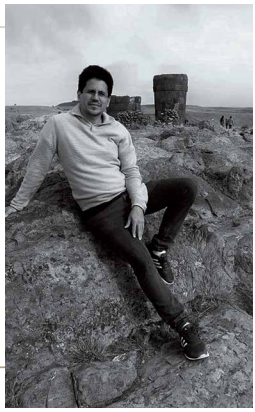
Ce type d'association entre des éléments naturels et un être idéalisé est une évidence du fait que le poète est un traducteur, un compositeur ou,

peut-être, un voyant. La poésie existe par elle-même, étant intrinsèque à la création ou la nature et s'exprime fréquemment par le moyen des analogies en permettant des métaphores et d'autres comparaisons. Le poème est la cristallisation d'une partie de la poésie qu'il y a analogiquement et naturellement dans le cosmos. L'habileté du poète apparaît dans le résultat de sa clairvoyance et sa clairaudience traduites en lettres et sons dans les poèmes.

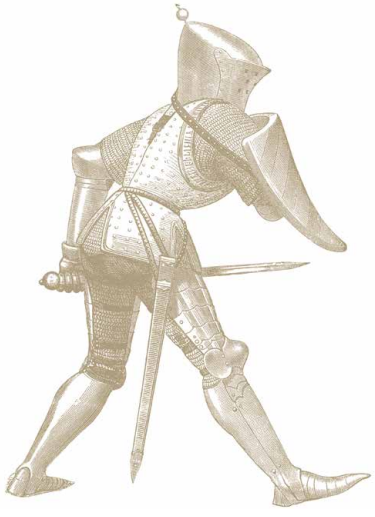
Le poème La Professeure a été écrit originellement en français. Après il a été traduit en portugais. Avec ce texte bilingue, on veut contribuer à rendre sœurs les nations francophones et les nations lusophones.

Nous arrivons au paroxysme de la crise humaine. L'humanité a besoin de fraternité, comme jamais vu, à cette époque chaotique, des attaques contre l'être humain et l'environnement, de la guerre, du terrorisme, du fanatisme, des mensonges, de la manipulation, de l'ignorance, de la pauvreté matérielle, de la misère spirituelle, bref, de l'égoïsme.

Est-ce que la littérature pourra contribuer à la configuration d'une époque d'or dans notre monde turbulent? La réponse ne sera connue qu'en travaillant durement pour une planète meilleure, chacun avec ses outils. Le magazine Itapuan, bilingue, sera un joyau en faveur de la fraternité littéraire, pour une meilleure compréhension entre les peuples. C'est une fraternité basée sur le pouvoir compris dans les mots, indépendamment des nationalités.



FLÁVIO FELIX est né à Espigão do Oeste, Rondônia, dans la région amazonienne du Brésil, en 1979. Le poète est un chercheur de la vérité, inspiré par la justice et l'amour. Il est diplômé en Affaires étrangères de l'Université de Brasilia – UnB – où il a connu la poétesse Ana Paula Arendt. Il obtient son diplôme en Droit au Centro Universitário de Brasilia – UniCEUB. L'auteur réside dans le District fédéral, au Brésil. Flávio Felix est le fils d'une professeure de Littérature brésilienne et portugaise, Maria Tereza Félix da Silva, et il a écrit l'œuvre Le Stage, son premier livre.



GUILHERME KUBISZESKI

SONNET MÉTAPHYSIQUE

Je veux un sonnet léger, bien contenu
Sans un trait d'une exagération romantique.
Ni plus, ni moins : le zéro absolu,
Auquel l'équilibre soit emblématique.

Quelque sonnet dans ces moules j'espère,
Parnassiennement surtout construit,
Exempt d'infiltration et de bruit,
Muet : ni menteur et ni sincère.

Mais si la volonté elle-même est sans cadence,
Ce sonnet que je fais de l'immanence
Depuis longtemps de la corde, il tomba

Car des poésies effarées
Jusqu'à des théories stérilisées,
La vie est requiem ou bien samba.

**Traduction: Ana Paula Arendt/Georges Lopes*

GUILHERME KUBISZESKI est né dans la ville de Frederico Westphalen, Rio Grande do Sul (une province au sud du Brésil), en 1992. À l'âge de douze ans, il est parti à Brasilia, où depuis lors il habite. Titulaire d'un Master en philosophie de l'Université de Brasilia, il a été professeur auprès du Secrétariat d'Éducation du District fédéral de 2014 à 2017 et technicien dans les matières éducationnelles à l'Institut Fédéral de Brasilia. Il a publié quelques textes dans les revues scientifiques nationales et internationales du domaine de la philosophie. Dans son œuvre poétique prédomine la forme du sonnet italien.

VICTORIA NAZARET OZABARRIO SANCHEZ

INDIENNE APACUANA*

Indienne jolie de grand cœur
d'un esprit fort et batteur
son essence attachante est un écoulement
où ses descendants nagent
après les années
Venezuela, terre indomptée
des femmes belles
où toujours pousseront
des graines de courage et de liberté.

**Traduction: Ana Paula Arendt/Georges Lopes*

Salut! Je suis VICTORIA NAZARET OZABARRIO SANCHEZ! Je suis née le 19 d'août à Valencia, Venezuela et aujourd'hui j'habite à Boa Vista, Roraima, au Brésil. Âgée de 8 ans, je suis une fille très heureuse! Je remercie Dieu et l'univers pour toutes les choses qu'il m'apporte. Je me sens tellement bien que j'ai préparé quelques poèmes avec l'aide de ma maman, un de ces matins, et j'ai découvert la magie d'écrire sans rien préparer. Les pensées et les mots découlaient dans mon esprit et ils s'adaptaient d'une façon harmonieuse. C'était comme de la musique… j'ai senti une sensation dans mon corps qui m'a fait me lever d'un coup et sauter avec beaucoup de joie. J'ai ri, j'ai crié pendant que je récitais mon poème. Ensuite, j'ai contaminé ma maman, et sans savoir ce qui se passait elle aussi a ri, sauté et m'a embrassé et m'a câliné plusieurs fois. Alors la poésie est comme ça pour moi: contagieuse! Magique! Pleine d'une infinité de mots qui nous conduisent à éprouver plusieurs sensations. Tout ce qui tourne autour de nous a sa propre raison d'être et la poésie nous donne l'occasion de l'exprimer de la manière dont nous aimons le plus.

TOMÁS ANTÔNIO ALENCAR

TOUT EST TRÈS ENNUYEUX

Tout est très ennuyeux
La mort
Parfois même la nuit

Tout est très ennuyeux
Ton chien
Ton chat
Parfois même le perroquet qui répète tout

Tout est très ennuyeux
Ta maison
Ton frère
Parfois même ta famille

Mais dans ces choses que j'ai dites,
il y a toujours un côté positif.

Je suis TOMÁS ALENCAR et j'aime écrire. J'ai 10 ans. J'ai écrit un poème inspiré et j'ai pris des aspects de ma vie quotidienne.

Études de l'Itamaraty à la craie, par Lúcia Costa

PROFIL DES ARTISTES BRÉSILIENS DANS CETTE ÉDITION

LUÍZA COSTA MANHÃES

Diplômée en Arts et Design à l'Université Fédérales de Juiz de Fora (2014), avec une spécialisation en Arts Visuels à la même institution (2017).

Au long de cette période, elle participe à des projets ayant pour thématique centrée sur les arts graphiques et l'image narrative, touchant une indemnité d'études pour certains d'entre eux. En 2016 elle étudie en Allemagne, à l'Universität Siegen, en concentrant sa production sur les pratiques du dessin, de la gravure et de la peinture. Elle travaille aussi en tant qu'illustratrice, ayant des partenariats avec divers auteurs.

Contacts:
<luizacmanhaes@gmail.com>
<https://www.facebook.com/luizacostamanhaes/>

RODRIGO NARDOTTO

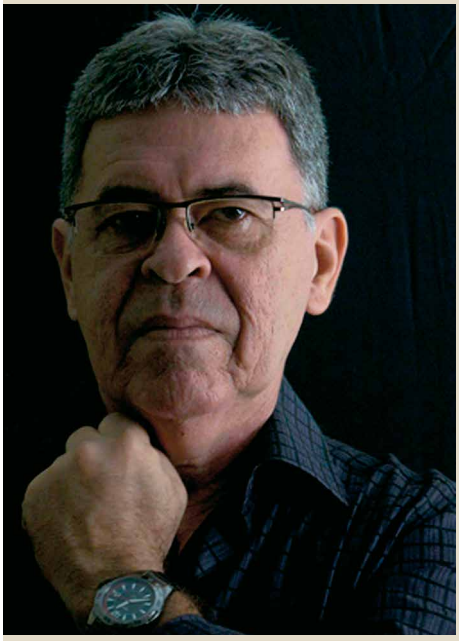
Rodrigo Nardotto est artiste depuis l'enfance, mais comme il le dit lui-même : " ce n'est qu'une fois devenu adulte qu'il a permis au petit garçon d'être artiste ". Il commence à peindre après qu'il abandonne le métier dans la Publicité, en 2009. Il ne veut pas retourner à l'université et décide de fréquenter et prendre des cours à l'atelier de grands artistes de Brasilia comme Déia Francischetti, Lourenço de Bem (Atelier Bianchetti), Sheila Tapajós et Sonnia Guerra. Actuellement, il dialogue sur son art avec Leandro Giordanno, architecte, alchimiste et insomniaque. Le point fort de Rodrigo Nardotto est la couleur : " c'est vraiment ce qui m'intéresse. Mais je parviens à apporter de la forme au moyen de la couleur. Pour moi, les lignes sont secondaires. Le trait et le dessin ne font que me délimiter. Les distorsions que je fais sont intentionnelles parce que mon style est l'expressionnisme, c'est-à-dire, j'exprime mes émotions. Je ne fais rien de rationnel ", décrit l'artiste.

Contacts:
<rnardotto@gmail.com>
+55 61 98148 7570 | +55 61 98462 2895.

LUCIA COSTA

Actuellement il vit et travaille à Campinas, SP. Il démarre son parcours dans le cursus de Design de Mode chez Cândido Mendes à Rio de Janeiro, puis Design d'Intérieurs à Campinas, São Paulo. Il suit divers ateliers dans les Arts Visuels chez des artistes, Centre Culturel de l'Université d'État de Rio de Janeiro (UERJ), Centre Culturel Calouste Gulbenkian et à l'Ecole d'Arts Visuels (EAV) du Parque Lage. Il participe à des projets d'occupation et performance à Rio de Janeiro et à des expositions et salons d'art ici et à l'étranger. Il est sélectionné pour les "Novíssimos 2006" de la Galeria de Arte IBEU/RJ. Finalist du Grand Prix d'Art de Luxembourg.

Contacts:
<luciacostaarte@gmail.com>
<https://luciacostaarte.wixsite.com/luciacostaarte>
<https://www.instagram.com/luciacostaarte/>
<https://www.facebook.com/luciacostaart/>
+55 19 98118 5531 | +55 19 3368 8065



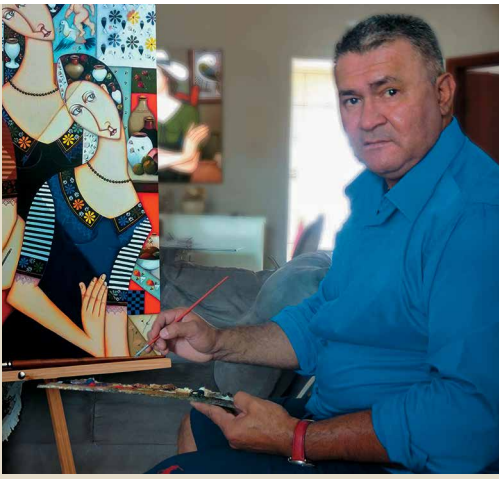
DENIS CAVALCANTI

Né au Brésil. Dessinateur de formation technique, dans les domaines d'urbanisme et architecture et art publicitaire. Il démarre la production artistique en 1983, dans des Expositions collectives d'Art, occasion où il reçoit ses premiers prix. Il réside à Lisbonne, Portugal, où il réalise des travaux en lien avec l'art publicitaire. De retour au Brésil, il approfondit ses recherches dans le but de fonder ses travaux de peinture. Il étudie l'Histoire de l'Art, ses mouvements et écoles les plus importants. La rencontre avec l'école constructiviste russe est inévitable et simultanée avec l'identification à l'Ecole Bauhaus. Le constructivisme et le concrétisme commencent à peupler son imaginaire et deviennent une référence pour ses travaux. À partir de là, c'est un voyage sans retour. Aujourd'hui son art est un besoin de plus en plus grand pour donner un sens à sa vie. Peindre, c'est se compléter : se savoir dans la vie.

Ce sont diverses expositions à travers tout le pays, des prix et participations dans des Salons d'Art. Il retourne au Portugal, où il réside actuellement et se consacre pleinement à la peinture, et participe à diverses expositions, au-delà de festivals et Salons d'Art en Allemagne et Italie.

Contacts:
<deniscporto@hotmail.com≥
<www.deniscavalcanti.blogspot.pt≥
<www.facebook.com/deniscavalcantiarte≥
+351 962 756 283 / +351 214 262 253

TONY LIMA



Originaire de la ville de Parnaiba dans le Piaui. Il nait le 14 janvier 1964. Autodidacte, il dessine au crayon depuis son enfance. Il connait la peinture en 1980 lorsqu'il déménage à Brasilia. Progressivement, il se familiarise avec la peinture et l'huile de lin, conseillé par le vendeur Zé Luis, du magasin de construction artistique Poliarte. Il participe à certaines formations de peinture avec les artistes Anselmo Rodrigues et Luiz Lobão. Il abandonne la profession de garçon pour se consacrer entièrement à la peinture. Ses œuvres s'inspirent dans l'observation de scènes et images du quotidien. Associée à celles qui surgissent dans ses rêves. Il participe à des dizaines d'expositions collectives et individuelles.

Prix:
1996 Pinte Brasília, 1° Prêmio
2003 Coletiva Pátio Brasil, 5° Prêmio
2015 1° lugar, Salão de Artes Riachuelo Congresso Nacional, Brasília

Contacts:
<hilzete@arteartgaleria.com.br>
<https://www.facebook.com/arteartgaleria/>
SHIS QI 21 - Bl. C - Lj. 48 - Lago Sul
71655-200 Brasília - Brasil
+55 61 3366 5067

JOSÉ ROSÁRIO

José Rosário est natif de Dionisio dans l'état de Minas Gerais. De formation autodidacte, la nature est sa principale source d'inspiration et maître. Les travaux de José Rosário, au début universitaires, sont également surréalistes, post-modernes et contemporains par la suite. D'après l'artiste lui-même, la recherche d'un style unique n'est pas son objectif, tout simplement, car on ne découvre un style que lorsqu'on ne sait plus faire d'une autre façon. La vie est une éternelle expérience. On a la possibilité d'en apprendre tous les jours et dans cet apprentissage, se modifier. José Rosário participe à plusieurs expositions et ses travaux peuvent se voir dans plusieurs galeries du Brésil. Certains de ses travaux se trouvent au Japon, en Allemagne, aux États-Unis et en Angleterre. Il conquiert aussi d'importants prix comme la couverture de Telemar, de l'année 1999, la 1re place au Salon d'Arts et Environnement, du Musée/Fundação Acesita, en 2000 ; et la Médaille d'Or au Salon des Beaux-Arts de Piracicaba/SP, en 2016. Il produit aussi plus de 2300 œuvres, dont des huiles, aquarelles, acryliques et graphites.

Contacts:
<http://joserosarioart.blogspot.com/>
<joserosariosouza@yahoo.com>
+55 31 99702 5664

JOSÉ MACIEL

Peintre et juriste, grand officier du TST (Tribunal Supérieur du Travail) et commandeur du TRT (Tribunal régional du Travail) de Brasilia.

Contacts:
<hilzete@arteartgaleria.com.br>
<https://www.facebook.com/arteartgaleria/>
SHIS QI 21 - Bl. C - Lj. 48 - Lago Sul
71655-200 Brasilia - Brasil
+55 61 3366 5067

ANA ARCHER

Ana nait à Linhares, dans l'état de l'Espirito Santo, Brésil. D'une famille de dix enfants, elle grandit à la campagne, à une époque précédant le téléphone, l'électricité et le bitume dans la région. Âgée de 18 ans elle va travailler dans la capitale Vitoria et dessiner des robes pour la haute société de l'état.

Par la suite, elle déménage à Rio de Janeiro où elle peint aux côtés de grands artistes cariocas à l'Ateliê BaluArte, sous l'orientation du maître Luis Badia. Des années durant, teignant des t-shirts à la demande de touristes impatients, à l'aide de peintures à séchage rapide, elle apprend à appliquer et mélanger des pigments avec rapidité et assurance, et surprend ses camarades par la vitesse et le volume avec lesquels elle applique la couleur sur les tissus. C'est à Rio qu'elle s'essaye à différents styles, de l'impressionnisme au pointillisme, fauvisme et modernisme, toujours inspirée par le désir d'exprimer la couleur en elle-même. " Mon inspiration vient toujours de mes rêves ". Ana déménage à Houston avec sa famille en 2011, où elle ouvre un studio au Washington Arts District. Aujourd'hui, elle ouvre sa seconde galerie dans la ville de Carvoeiro, dans la région de l'Algarve, au Portugal.

Contacts:
<ana.archer@hotmail.com>
<http://anaarcher.com>
<https://www.facebook.com/anaarcherart/>

LUIZ FERNANDO BORGERTH

(par Bráulio Tavares, Jornal du Paraíba, 30/07/2004)

Certains artistes plastiques s'imposent à notre imagination par l'usage des formes, d'autres par la recherche de textures, d'autres encore par la cohérence chromatique… Je ne prolongerai pas cette inutile énumération. Je préfère dire que j'ai une curiosité toute spéciale pour les artistes dont les œuvres montrent une dimension que j'appellerai " littéraire ", faute d'un terme meilleur. Elles sont " littéraires ", car semblent raconter une histoire, elles semblent montrer quelque chose qui a eu lieu depuis peu ou qui est sur le point d'arriver, elles semblent nous donner accès à un univers de lieux et créatures très distinct du nôtre. Des artistes dont la matière première sont les êtres et les évènements d'un espace-temps voisin du nôtre, mais purement imaginaire.

Chez le Carioca (établi à Belo Horizonte) Luiz Fernando Borgeth, il existe cette cohérence obsessive qui s'étale dans un espace pictural apparemment inépuisable. La majorité de ses tableaux montre des scènes de la vie quotidienne dans un monde qui, en raison de son architecture, en raison de ses vêtements, nous rappelle une Europe médiévale ; on dirait des illustrations de contes de Boccaccio, mais un Boccaccio doté d'un œil aussi malin et contemporain qu'un Italo Calvino. Dans le catalogue de l'exposition individuelle qui se tient à Belo Horizonte jusqu'au 30 juillet, Eulalia Jorda-Poblet rappelle les noms de Bosch et Brueghel, et de fait les travaux de Borgerth ont en commun avec ceux-ci l'usage d'un espace ample avec des dizaines de personnages qui, par groupe de trois ou quatre, se consacrent à des actions distinctes, telle la composition de mini-tableaux dans un plus grand tableau.

Néanmoins Bosch et Brueghel, dit-elle, sont des peintres envahis par un sens de menace et de péché absent des tableaux de Borgerth. Des œuvres comme "Em Cinemascope" (2003), pleines de femmes semi-nues et de gens ivres, ou "Folhagens" (2004), un maquis garni de petites fées pareillement nues et vives, mais l'esprit qui les gouverne semble plus proche de l'innocence de certaines visions de Chagall ou de Paul Klee, un regard un peu infantile, pas encore corrompu par le monde, et qui se consacre au trait bien appliqué tel un adolescent.

J'ai parlé de contenu littéraire, et je ne sais pourquoi il me vient en tête les "Fables italiennes" de Calvino, des contes folkloriques re-contés par l'écrivain ; ou les contes de Ray Bradbury sur les petites villes de province où il ne suffit qu'un cirque n'arrive ou un parc d'attractions pour que les choses extraordinaires ne commencent à se passer. Il y a un quelque chose de bande dessinée dans ces petits tableaux (presque tous les acryliques sur toile, aux dimensions 30x40cm), il y a quelque chose des anachronismes délibérés de Moebius, quelque chose des apparentes incohérences de Lewis Carroll…

Images (hélas petites) des travaux de Borgerth peuvent être vues sur :<http://www.murilocastro.com.br/expo/expo.php?expo=10>.

Ce sont de petites photos polaroïd d'un monde où quelque chose d'extraordinaire est en train de se passer, et si on les regarde pendant longtemps on finira par y être transporté et découvrir ce que c'est.

Contacts:
Errol Flynn Galeria
<http://www.errol.com.br/>
<errolflynn.galeria@terra.com.br>
Rua Alagoas, 977, Savassi, Belo Horizonte – MG – Brasil - 30130-160
+55 31 3318 3830 | +55 31 99889 5445 | +55 31 99889 1515 | +55 31 99889-0115

LES RÉVISEURS

CINDY NAGEL

Cindy Nagel, née à Brasilia, 34 ans, diplômée en Lettres portugaises/Anglaises et littératures respectives, et Master1 en Révision de Textes, exerce depuis 2010 dans la révision grammaticale, orthographique et normalisation de textes de divers types. Elle a été professeure de portugais dans des écoles privées du District fédéral et travaille actuellement en tant qu'assesseure littéraire pour des écrivains et maisons d'édition.

Contacts:
<cindelo@gmail.com>
+55 61 98216 9815

GEORGES LOPES

Né à Reims, France, en 1976, dans la région Champagne-Ardenne, où il obtient le Baccalauréat en 1996 option Sciences, Georges s'expatrie à Brasilia, Brésil, en 1998. Diplômé en Lettres françaises et respective Littérature à l'Université de Brasilia en 2005, à l'Université de Brasilia – UNB – ville dans laquelle il ouvre son école de cours de français personnalisés " Francês à la Carte ". Il suit une formation au Centre de Linguistique appliquée – CLA – de Besançon, à l'Université de Franche-Comté en France en 2016.

Examinateur-correcteur des épreuves Delf/Dalf et traducteur-interprète-réviseur indépendant portugais-français, il suit aujourd'hui un Master 1 en Didactique des Langues à l'Université de Paris, Sorbonne Nouvelle 3.

Contacts:
<2mongeo@gmail.com>
+55 61 99553 3075
+33 7 83310364
<https://www.facebook.com/frances.alacarte/>
Pseudo Skype : georgeslopes_bsb

UNE ÉTUDE SUR LES HOMMES

CŒURS nus qui se penchent fièrement sur le monde
Tendance à mettre dans des bidons tout ce qui risque d'être plus profond.
Une moitié pleine en effort pour occulter sa moitié vide
Solitude qui croit en vain disperser et use toute sa force rigide.

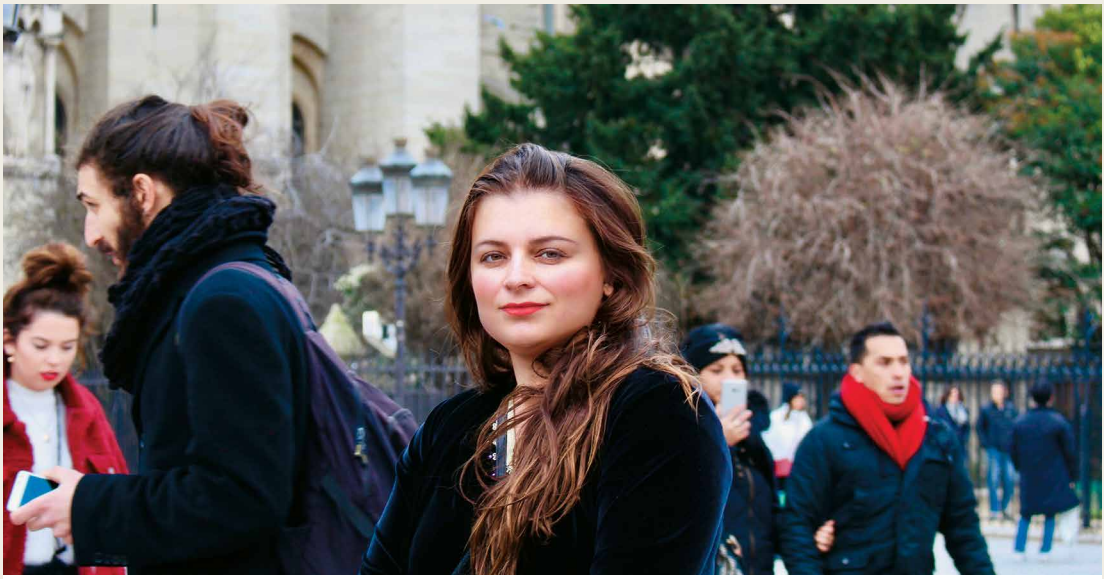
Confort de recevoir sans faute, sans frissons, sans aucune peur
Orgueil qui se réjouit de faire de l'amour avec trop de zèle
Cibles de préséance, cris d'indépendance, héros de la passion
Créateurs de différences, percepteurs de déférences, professeurs de leur soumission

Amis de la patience, guides joyeux de la simple sagesse
Initiateurs d'effort et science, orfèvres de ma hardiesse
Laboureurs de la compétence, prestige d'être la promesse
Ouvriers de toutes séances, remède à l'absence et tristesse.

Sauveteurs entraînés par leurs frères, aïeux et ascendants
Saints protecteurs de la cause féminine, soyez corrects ou urgents
Moulins de parfum, mèches de soucis, agriculteurs de caprices chics
Meute affamée des autres jaloux, créateurs de punaises atavistiques
Magistrats dans un coin ennuyés d'assimiler la vie en prémisses.

Constance qui de plus en plus renverse de nombreuses et plus grandes déceptions
La capacité d'élucider la voix de l'âme, sans le besoin d'en expliquer des raisons
Protecteurs de la vie, sains et obéissants à celle qui les a engendrés
Douleurs des parturientes, soupir que la femme n'a pas mémorisé.

Début et fin des noms, tenues de mort des femmes les plus mesurées
Barbe, lotion, cravate, cette vague notion de n'avoir rien regretté
Gestion de servir un verre de plus dans une intrigue sans une sortie sure
De vrais courtiers auxquels les femmes livrent leurs blessures.



SONNET À LA CONSTITUTION BRÉSILIENNE DE 1988 (LXIII)

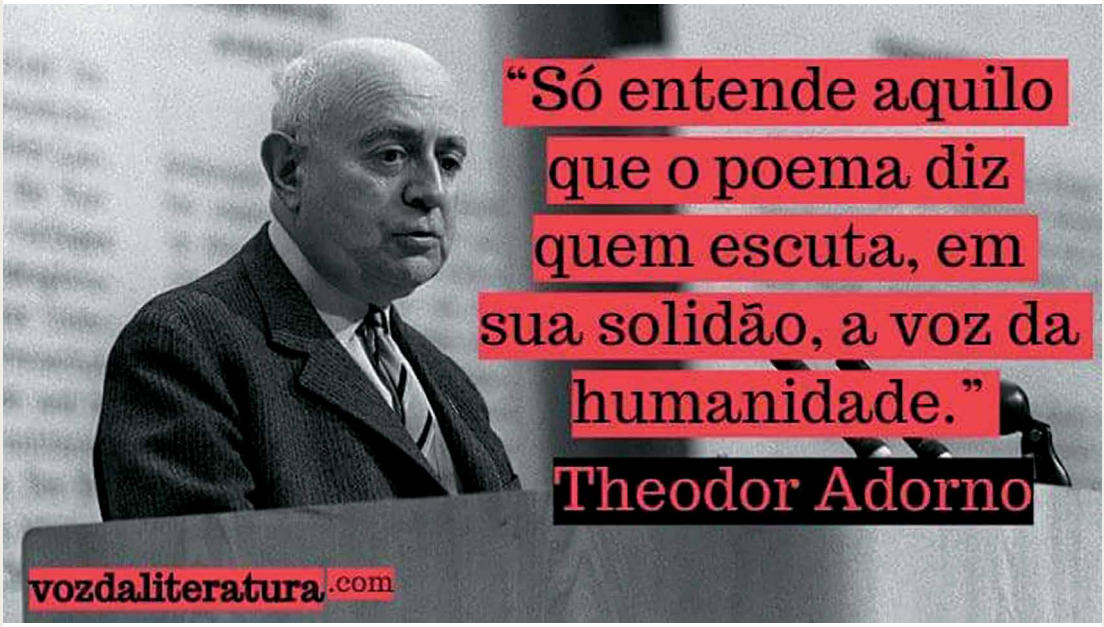
C'est déjà trop triste que quelqu'un soit mort
Mais plus triste encore est de tuer de tristesse une femme
Laquelle dont des larmes sont tombées plus fortes
D'une source de rêve, de saine forteresse, d'un pas humain.

Et les clauses qui ont laissé un sourire comme sillage?
Pages rayées d'abriter autant de choses dans le ventre
La peine étirée qui fit des nœuds dans une voix courante
Pour devenir juste ce qui ne l'était pas, au dernier étage.

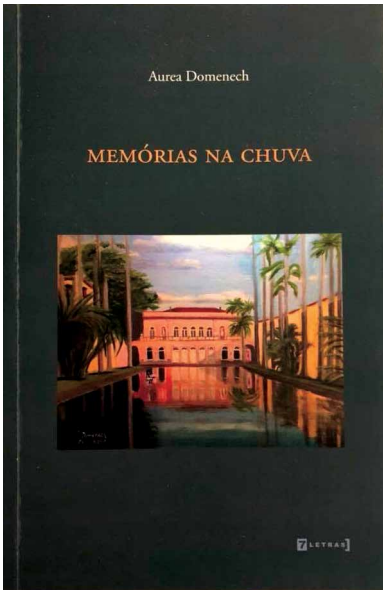
Pour cela, mon Amour, de cette Patrie tu es ma grâce, et je te frise
Non pas parce que tu en sais plus,
ou que tu ne possèdes de grandes vérités ;
Mais par ta poitrine qui accueille toute ma volonté

De la gloire éternelle de ces sentiments simples
Des portes ouvertes sur une mer de trajets suivants
Des baisers d'inceste entre le soleil et mon rire.

ANA PAULA ARENDT, pseudonyme de R. P. Alencar, poétesse et diplomate brésilienne. Auteure de livres pour enfants, de *O Constituinte* (Le constituant) (mention d'honneur au Prix Martins Pena 2015) et de *As Veneráveis Virtudes do Homem* (Les vénérables vertus de l'Homme) (mention d'honneur au Prix Maraã de Poesia 2016).


“Só entende aquilo
que o poema diz
quem escuta, em
sua solidão, a voz da
humanidade.”
Theodor Adorno
vozdaliteratura.com

“A LUCIDEZ DA LENDA,
NOVO LIVRO DE RAUL DE TAUNAY APRESENTA A
OUSADIA DE UMA FICÇÃO VISIONÁRIA À SOMBRA DE H.G. WELLS”.
RAUL DE TAUNAY
A LUCIDEZ DA LENDA
UM ENSAIO SOBRE O FUTURO
Pandorga


Aurea Domenech
MEMÓRIAS NA CHUVA
7 LETRAS